Croix
t
Bffi-Owîst
et
UraisgéSiatiMi

R. SAILLENS



**La Croix de Jésns-Christ
et l’Evangélisation**

par R. S A IL LE N S, pasteur

Cinquième édition



**Editions des Groupes Missionnaires**

PRÉFACE

*Ceux qui ont eu le privilège d'assister cette année aux Conférences pastorales de Paris ri oublieront ja­mais la matinée du 6 mai. Le sujet à l'ordre du jour et le nom du rapporteur avaient attiré un auditoire parti­culièrement nombreux. Pendant deux heures, M. le pas­teur Saillens a parlé de la* prédication contemporaine de la croix. *Ce n'était pas un rapport, ce n'était pas un discours. C'était un mélange de pensée et de senti­ment, d'éloquence et de poésie, qui faisait de ce travail une oeuvre tout à fait à part. Ce serait peu de dire qu'il a tenu ses auditeurs sous le charme ; il y a eu dans sa parole cette « démonstration d'esprit et de puissance » qui saisit l'âme jusque dans ses profon­deurs.*

*M. Saillens nous a élevés dès l'abord et nous a maintenus jusqu'à la fin sur les hauteurs où l'on adore, et, lorsqu'il s'est tu, à peine les applaudissements, qui lui exprimaient nos remerciements unanimes avaient- ils cessé, qu'une prière montait jusqu'à Dieu, tradui­sant les saintes émotions qui remplissaient tous nos coeurs.*

*On peut dire que le rapport de M. Saillens a été, avant tout, un témoignage. Comme le Précurseur, no­tre frère n'a cessé de nous redire :* « Voici l’Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. » *Il nous a montré comment dans l'Evangile tout se ramène à la croix et*

8 PRÉFACE

*comment dans notre prédication tout doit s’y rappor­ter. C’est la croix qu’il faut prêcher à nos Eglises, c’est la croix qu’il faut présenter à notre peuple, en appropriant < la parole de la croix » aux milieux di­vers, mais sans jamais en atténuer* la folie qui en fait la puissance. *C’est par le côté où elle les heurte aussi bien que par celui où elle les attire que la croix est nécessaire à nos contemporains, comme aux pécheurs de tous les temps.*

*Nous avons eu le sentiment très vif que ce beau tra­vail devait profiter à d’autres qu’à ceux qui l’ont entendu. Et c’est pour avoir exprimé ce sentiment au nom de tous que je suis appelé à l’honneur de le pré­senter au public — je ne dis pas de le recommander, car il se recommande assez lui-même.*

*M. Saillens a rappelé quelques-uns des beaux canti­ques qui célèbrent dans toutes les langues la croix ré­demptrice. Il en est un dont il a enrichi l’hymnologie de nos Eglises évangéliques et qui me revenait sans cesse à l’esprit pendant qu’il parlait. Plus d’un lecteur, je m'assure, en parcourant ces pages inspirées, l’enten­dra, lui aussi, chanter dans son âme, et, arrivé à la fin de sa lecture, il redira à son tour :*

*A tes pieds, ô croix bénie, Signe auguste et méprisé De triomphe et d’agonie, J’apporte mon cœur, brisé. Désormais, sois ma bannière ! Je veux vivre sous tes lois Et mourir sous ta lumière, Sainte croix !*

*Paris, 31 mai 1908.*

*E. Lacheret.*

PRÉFACE DE LA CINQUIÈME ÉDITION

C’est en 1908 *que fut publiée la conférence de* M. R. *Saillens, « La Croix de Jésus-Christ et V Evangélisation ». Une deuxième édition fut faite en* 1909. Les *(groupes Missionnaires en ont publié successivement une troisième et une quatrième édition et sont heureux de présenter main­tenant une cinquième édition en souvenir de* M. *Saillens.*

*L’éloquence de* M. *Saillens n’était pas — bien qu’elle fût incomparable — la seule raison de son succès comme prédicateur de l’Evangile. Sans doute M. Saillens fut-il exceptionnellement doué. Sans doute le poète a-t-il aussi souvent et heureusement servi le prédicateur. Mais si des milliers d’hommes et de femmes gardent de* M. *Saillens un souvenir ému et reconnaissant, c’est plus encore à cause du message qu’il leur a apporté qu’à cause de la forme même du message.*

*Malgré l’extrême diversité des textes ou des sujets que le prédicateur pouvait choisir comme thème de ses discours, il en venait presque toujours à la Croix. Mais il n’y avait rien d’artificiel dans l’élaboration de ces discours. Si la Croix en devenait le centre, c’est qu’elle était l’objet essen­tiel de l’enseignement du prédicateur.*

*C’est qu’elle est en fait le centre de la Révélation chré­tienne.* M. *Saillens avait compris — dans la mesure où l’on peut comprendre l’infini de l’amour divin — ce qu’il y a de mystérieux et de grand dans l’abaissement du Christ étemel, dans la mort du Fils unique et bien-aimé. Et il a tout mis en œuvre pour proclamer cet extraordinaire événement. Chez lui, le témoin a toujours eu le pas sur l’orateur.*

10

PRÉFACE DE LA CINQUIÈME ÉDITION

Ce *message n'a pas toujours eu l’heur de plaire. Qrecs et Juifs déjà y objectaient. Et au vingtième siècle on y objecte encore. La nature humaine y est rebelle. L’homme a de la peine à accepter d’être sauvé par ce Christ sanglant.*

*La Croix et l’évangélisation? S’il est quelque chose dont le monde moderne a besoin, c’est bien du témoignage chré­tien. Nombre de croyants en sont conscients et ils prennent des dispositions pour que ce témoignage soit rendu. Ils son­gent particulièrement à la réorganisation de l’Eglise ou à la fondation d’œuvres diverses capables d’atteindre les masses indifférentes. Peut-être avons-nous moins besoin d’une Eglise nouvelle que d’un retour au message de la Croix! Quand l’Eglise se regarde trop vivre, quand elle s’efforce de se main­tenir ou de sauver ses positions, elle risque de se perdre; elle est déjà perdue. Mais qu’elle proclame simplement et fortement le Christ crucifié, et du coup elle redevient conqué­rante.*

*Y a-t-il encore parmi nous des hommes qui puissent prêcher avec autant de force et de talent que ne le fit M. Saillens?... Du moins pouvons-nous tous témoigner de la même foi au même Christ.*

*Puisse la lecture de cette brochure nous y inciter. Ce sera le meilleur moyen d’honorer la mémoire de Rubens Saillens, prédicateur, poète et chantre de la Croix.*

*Roger Chérix.*

LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST

ET L'ÉVANGÉLISATION

L’Evangile est essentiellement « la Parole de la croix »L Ce qui a marqué le christianisme dès son ori­gine et à travers les âges, c’est la place prépondérante, et même unique, qu’il a donnée à la mort de Jésus- Christ, soit dans son enseignement, soit dans ses sym­boles et dans ses rites. C’est par ce trait-là que sont unies toutes les Eglises chrétiennes, même celles qui ont perdu presque toute force conquérante, ou se sont endormies sous le linceul des superstitions. Plus encore que les théologiens, le peuple chrétien établit un lien étroit entre le mot *Christ* et le mot *croix ;* dans leur ignorance, beaucoup peut-être s’imaginent que ce rap­port d’assonance vient d’une commune racine. Ce qui est bien vrai, c’est que les deux mots rayonnent de la même gloire, c’est qu’ils sont inséparables dans les faits et dans la pensée. Ils resteront éternellement unis. Le seul Christ qui doive sauver le monde, c’est Celui que

11 Cor. 1. 18.

12

LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST

Paul, le grand prédicateur, appelait «Christ crucifié» ; le seul qui soit offert dans les cieux à l’adoration des saints et des anges, c’est Celui que Jean, le grand contemplateur, appelait « l’Agneau immolé ».

Bien qu’ils ne puissent nier la place prépondérante que la croix a occupée dans l’Evangile, dans les sym­boles chrétiens et dans la prédication de l’Eglise primi­tive, beaucoup de prédicateurs modernes, obéissant avec plus ou moins d’inconscience au désir d’accommo­der leur doctrine à l’esprit du jour, ne veulent plus prêcher « la croix », au sens apostolique. Elle n’est plus pour eux « la puissance de Dieu ». — « Il serait vain de se le dissimuler, dit Gaston Frommel, la croix de Jésus-Christ ne joue plus dans le monde, ni dans l’Eglise, le rôle qu’elle jouait autrefois... La prédica­tion de la croix n’est plus au centre de la prédication évangélique, et la pensée de la croix cesse d’inspirer la pensée chrétienne »L

« Autant que l’auteur en peut juger, la mort de Christ n’a pas dans la prédication, ni dans la théologie, la place qui lui est assignée dans le Nouveau Testa­ment... Les proportions du christianisme courant et moyen ne sont pas celles du christianisme apostolique ; or, si ce dernier est en quelque sens le christianisme normal, il est désirable que nous rectifiions nos impres­sions par lui »1 2.

1 G. Frommel, *Etudes morales et religieuses,* p. 240.

2 Jammes Denney, DD. professor of New Testament Language, Lite- rature and Theology. United Free Church College, Glasgow, in *The Death of Christ* (préface).

ET L’ÉVANGÉLISATION

13

Cette constatation est extrêmement grave. Si le cen­tre de la prédication « évangélique » n’est plus la croix, cette prédication n’a plus le droit de s’appeler évangé­lique. Et loin de servir la cause de l’Evangile, elle ne peut que la ruiner. Si ce nouveau genre de prédication devait prévaloir, ce serait la fin du christianisme, non d’une forme transitoire du christianisme, mais de l’ins­titution elle-même. Hâtons-nous de dire que nous ne croyons pas à la possibilité de cette catastrophe. Il n’est pas vrai que la croix ne soit plus prêchée. Jamais il n’y eut autant de missionnaires de la croix en pays païen ; jamais la prédication de la croix n’a remporté de plus éclatantes victoires que de nos jours. Dans les pays de civilisation avancée, il est possible que cette prédication subisse une éclipse ; mais cette éclipse est loin d’être totale. Déjà l’astre commence à émerger de l’ombre ; il va briller de nouveau, plus éclatant que jamais.

Qu’est-ce qui remplace la croix, pour les prédica­teurs qui ne la mettent plus au centre de leurs dis­cours ? On serait embarrassé de le dire ; ayant perdu le vrai centre, on l’a remplacé par un très grand nombre de choses. Les énumérer, rechercher les causes de leur vogue momentanée, nous entraînerait trop loin. Disons seulement qu’il ne suffit pas de proclamer *des vérités,* et même *des vérités importantes,* pour être un prédica­teur de *la vérité.* Une chose n’est vraie que si elle est dans la relation voulue avec les autres choses vraies et avec la vérité centrale. Prises isolément, certaines affir­

14

LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST

mations de l’école moderne nous paraîtraient plausi­bles ; et mises dans leur juste rapport avec la croix de Jésus-Christ, elles seraient incontestables. Mais lors­qu’elles prennent la place de la croix, elles deviennent des usurpatrices, et la conscience chrétienne se révolte contre elles. « La terre tremble, dit le livre des Prover­bes, quand le serviteur règne. » Cela est vrai aussi dans le domaine des idées. Il y a une doctrine maî­tresse, de laquelle toutes les autres doivent dépendre.

I

Pour nous rendre compte de la place que doit occu­per la croix de Jésus-Christ dans l’évangélisation, essayons de bien voir, tout d’abord, celle qu’elle occupe dans l’Evangile lui-même, je veux dire dans les quatre récits sur lesquels est basée la doctrine chrétienne. Il ne nous sera pas difficile de constater que la croix, c’est tout l’Evangile. Mais pour mieux nous en assurer, essayons de nous représenter quelles seraient les impres­sions d’un homme qui lirait l’Evangile pour la pre­mière fois.

Imaginons-le, cet homme, sous les traits d’un Fran­çais de notre temps, d’intelligence et d’éducation moyennes ; très sommairement informé, comme la plu­part de nos concitoyens, des choses de la religion. Ce­pendant cet homme, qui a beaucoup vécu, c’est-à-dire beaucoup péché et beaucoup souffert, voit approcher le soir de la vie avec inquiétude. Sa conscience s’est

ET L’ÉVANGÉLISATION

15

éveillée. Et ce n’est pas seulement pour lui-même qu’il est inquiet : il a des fils qui s’en vont à la dérive. Il est bon patriote, et l’avenir de la France a une place dans ses préoccupations. Enfin, l’Esprit de Dieu est à l’œuvre en lui, et le pousse à cette recherche de la vé­rité, toujours couronnée de succès quand elle est entre­prise par les cœurs simples. Il veut connaître le chris­tianisme. Il est retourné à la messe, mais n’a rien com­pris à ces rites compliqués qui ne disent rien à la cons­cience ; blasé d’art et de musique, il a eu le bon sens de ne pas rechercher dans le culte une émotion artisti­que ; il veut éprouver le frisson que l’âme doit ressen tir en présence de la vérité. Il est venu dans nos ten pies, et le langage de nos prédicateurs l’a touché d vantage que les rites romains ; pourtant, il ne s’est pa senti encore en contact avec la vérité essentielle, abso­lue ; ce sont des rayons de l’astre qu’il a vus briller ; ce n’est pas l’astre lui-même. En sortant du temple, il a accepté un Nouveau Testament, qu’on lui a présenté comme étant la source pure de notre foi. Notre homme a promis de le lire, ému déjà par l’insistance affec­tueuse qu’un inconnu a mise à le lui offrir. Et il tient parole.

Les impressions qu’il éprouve à cette lecture sont mêlées, un peu confuses. Tâchons cependant de les dé­finir et de les présenter dans un certain ordre. La théo­logie de ce chercheur de bonne foi étonnera peut-être les théologiens de profession ; mais n’oublions pas que l’Evangile est écrit pour les simples, par des simples.

16

LA CROIX DE JESUS-CHRIST

Sa première impression sera sans doute *Y étonne­ment.* Aucun livre ne ressemble à celui-ci. Grand liseur, notre homme dévore aisément un volume en une soi­rée ; mais ces quatre petits écrits ne peuvent être absor­bés si vite : c’est vingt, c’est trente séances qu’il lui faudra pour en venir à bout. A chaque ligne, presque à chaque mot, il est arrêté. Ce qu’il lit le déconcerte, l’émerveille, mais surtout le subjugue. Il se sent dominé par le ton d’autorité tranquille et sûre d’elle-même qui règne dans ce livre. Ces Evangiles ne sont ni des biographies, ni des exposés de doctrine, ni des apolo­gies, encore moins des écrits de forme hautaine et de langage cryptographique que pourraient seuls compren­dre des initiés... C’est le ton de la vérité éternelle s’ex­primant par des bouches d’enfants.

La seconde impression que notre lecteur recueille de sa lecture, c’est que *Jésus-Christ remplit ce livre,* comme aucun héros ne remplit la biographie, même la plus glorificatrice, qu’on ait jamais pu écrire. Dans une biographie ordinaire, quelque chose domine toujours le personnage que l’on raconte : si c’est un savant, la science ; si c’est un soldat, la gloire ou la patrie : il est mort, mais elles sont immortelles. Si c’est un artiste, la beauté idéale l’a toujours dépassé, et sa grandeur, jus­tement, a été dans cette recherche, toujours poursuivie sans qu’elle soit jamais arrivée à terme. Si c’est un saint, Dieu est plus grand, et d’un autre ordre de gran­deur, que lui. Mais ici le serviteur de la vérité, de l’idéal, de l’humanité, de Dieu, se confond avec tous les

ET L’EVANGELISATION 17

objets qu’il a servis. Sans doute, Jésus rend hommage à la vérité, mais c’est en s’identifiant avec elle ; il pro­clame son obéissance envers Dieu, mais en se déclarant son Fils unique et en acceptant l’adoration qui ne re­vient qu’à Dieu seul. Quant aux écrivains qui racontent son histoire, ils ne sont rien ; aucun d’eux ne se met en scène à aucun moment. Et sous leur plume, les person­nages de second plan, même les plus importants, ne comptent que par les rapports qu’ils ont eus avec le personnage unique : Jésus.

Ce fait si singulier est rehaussé encore par le silence des biographes sur tout ce que notre curiosité, qui serait parfaitement légitime pour tout autre person­nage, voudrait savoir, mais dont la connaissance dimi­nuerait la distance qui doit séparer le Christ de nous. Un mystère voulu plane sur ses origines. Tout le monde le croyait de Nazareth, mais il est né à Bethléem. Tout le monde le supposait fils de Joseph, mais les deux seuls écrivains qui aient raconté sa naissance lui don­nent une origine surnaturelle, et le quatrième, Jean, confirme et élargit cette donnée en le représentant comme le Verbe incarné. Il ne nous est permis d’assis­ter ni à son éducation physique, ni à son développe­ment mental et spirituel. Tout ce qui a pu être relatif et contingent, dans cet être extraordinaire, est voilé ou à peu près ; on dirait que les écrivains ont craint de commettre une profanation en nous faisant pénétrer trop avant dans l’intimité humaine de leur héros. Il se présente tout formé, sortant d’une ombre presque com­

18

LA CROIX DE JESUS-CHRIST

plète pour entrer aussitôt dans la pleine lumière ; pre­nant, dès sa première parole et dès son premier acte, l’attitude et le langage de l’Absolu.

Notre étudiant laïque remarque, d’emblée, un autre trait de ce caractère : Celui qui est ainsi pré­senté, c’est *{'Impeccable.* Il n’ignore rien de ce qu’il doit faire, et cela sans hésitations et sans tâtonnements. Il n’a aucune erreur ni aucune faute à confesser ; jamais aucun aveu de faiblesse morale, aucune allusion, même lointaine et atténuée, à quelque peccadille d’en­fant, ne sort de ses lèvres. Et l’on est contraint de voir, dans cette absence de regrets et de repentance rétros­pective, la conscience d’une sainteté parfaite, qui a toujours existé, aussi bien pendant les trente ans mys­térieux dont nous parlions, que pendant le reste de sa courte existence terrestre.

Car si Jésus n’a jamais parlé de son péché, ce n’est pas, certes, qu’il n’ait su ce qu’était *le* péché. Aucune conscience ne fut si délicate que la sienne, personne n’eut, comme lui, le sens tragique de la nature et de l’ampleur du mal qui règne sur le monde. Ses premiè­res paroles — le Sermon sur la montagne — nous révè­lent l’étendue de sa pénétration morale : le péché, selon lui, tient l’homme tout entier, dans sa vie intime et dans ses relations sociales ; il siège dans le cœur, d’où il se répand dans toutes les formes et les manifestations de la vie ; c’est par lui que les hommes sont malheu­reux en ce monde et le seront dans l’autre. Et qui pro­clamera-t-il heureux ? Uniquement ceux qui haïssent

ET L’ÉVANGÉLISATION

19

le péché et qui en souffrent, ceux qui ont faim et soif de justice, ceux qui appellent avec larmes la déli­vrance. Car il y aura une délivrance !

Notre lecteur est frappé de ce fait que la sainteté de Jésus, si supérieure à toute autre, ne ressemble point cependant à la placide sérénité des saints de légende, qui ont vécu perdus en Dieu et sans contact avec l’hu­manité. Cet homme hors nature est vraiment un homme selon la nature, plus vraiment homme que les prophètes les plus authentiques, y compris le plus grand de tous, Jean-Baptiste. Il mange, boit et se vêt comme tout le monde ; participe à la vie commune, assiste à des repas de noces et sourit à des petits enfants. Il est peuple, il est laïque. Il a l’âme démocratique ; il ne favorise aucune classe ; sa parole va chercher dans cha­que individu, non ce qui le sépare et ce qui le distingue des autres, mais ce qu’il a de commun avec toute la race.

Dans cette âme à la fois si divine et si humaine, brûle un feu mystérieux — plus mystérieux si possible que tout ce qui paraît déjà inexplicable en lui. C’est l’amour, au sens le plus noble, le plus ineffable de ce mot. li faudrait inventer un autre vocable pour expri­mer ce sentiment, car l’amour qui remplit l’âme de Jésus ne ressemble que de très loin à ce que l’on enten­dait jusque-là. C’est plus qu’un sentiment : c’est son essence même. Il n’est pas aimant, il est amour : Jésus aime le Père, au point de se déclarer substantiellement un avec Lui. Mais il aime aussi les hommes d’un amour

20

LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST

incomparable. Car les autres amours ne sont intenses que dans la proportion où ils sont exclusifs ; mais lui aime toute la race ; en lui retentissent tous ses besoins, tous ses cris, toutes ses douleurs. Comme il est un avec Dieu, il est un avec l’homme. Ainsi l’amour est le lien vivant qui unit en Jésus l’homme et Dieu. Mais en les unissant, il prend la responsabilité de ce qui les a sépa­rés jusqu’ici ; il s’engage à faire disparaître la cause de cette séparation ; en un mot, il s’immole d’avance.

Cet amour, à certains moments, se manifeste d’une façon particulière, dans les miracles que la compassion lui inspire, dans l’émotion qu’il ressent à la vue de la multitude égarée et abandonnée comme les brebis qui n’ont point de berger ; dans les larmes qu’il verse sur la cité rebelle ou sur la tombe de Lazare, où il voit symboliquement toute l’humanité. Mais qu’il parle ou se taise, qu’il agisse ou se tienne en repos, cet amour est sa respiration et sa vie. Et ce n’est point le sentiment d’indulgence que nous, pécheurs, éprouvons à l’endroit des pécheurs comme nous ; il y a, dans cet amour, de l’indignation et une colère vengeresse. Il aime ce qui est perdu. Mais il hait ce qui l’a perdu. Il écrasera Sa­tan et tout ce qui est satanique, y compris les hommes devenus démons. Il maudira les boucs, non seulement parce qu’ils ne sont point des brebis, mais parce qu’ils sont les ennemis éternels et irréconciliables des brebis qu’il aime.

Son amour est donc le corollaire de sa sainteté ; ou plutôt, les deux ne sont qu’un. Car la sainteté, qu’est­

ET L'ÉVANGÉLISATION

21

elle, sinon la ressemblance avec Dieu ? Or Dieu est amour. Etre amour comme Dieu, c’est lui être parfaite­ment semblable, c’est être de son essence, c’est être Dieu lui-même.

Notre lecteur se rend compte que cet être, en qui l’amour divin s’est ainsi incarné, déclare être venu en ce monde pour un objet défini, absolu. Ce n’est rien moins que l’établissement sur la terre du royaume de Dieu, c’est-à-dire de l’ordre parfait, en vue d’un pro­grès éternel. Son Evangile est l’Evangile du Royaume ; royaume dont il est le Roi débonnaire, et dont l’unique code est l’amour, qui rend toute loi inutile. Aussi le lecteur n’est-il pas étonné de voir Jésus ne s’occuper qu’accidentellement, et comme en passant, des maux et des souffrances de détail dont se compose l’effroyable misère humaine, individuelle ou collective. Non, certes, qu’il n’en soit navré. Mais il ne néglige les conséquen­ces que pour s’attaquer à leur cause première, comme un prince en train de conquérir son royaume franchi­rait tout pour arriver à la capitale, afin de finir la guerre d’un seul coup.

Dans cette capitale, qui est le cœur, réside le *moi* rebelle à Dieu. C’est lui qu’il dénonce et qu’il débus­que de ses retraites cachées ; c’est lui qu’il lui faudra tuer, tout d’abord, pour que commence le règne de Dieu !

Oui, le tuer...

L’homme que je suppose n’est pas allé loin dans sa lecture sans se sentir en présence de grandes et tragi­

22

LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST

ques réalités, en lui-même et hors de lui-même. Ce petit livre a achevé de réveiller sa conscience, et l’a éclairé sur la véritable nature du péché. Il se rend compte maintenant que ce n’est pas un mal de surface, dont on puisse être guéri par de bonnes résolutions ou d’aimables influences. Il s’agit d’une lutte à mort. Jésus lui apparaît, non comme le révélateur impuissant d’une misère incurable, mais comme le héros qui pré­tend y mettre un terme et a fait d’avance, pour cela, le sacrifice de sa vie.

A quelques kilomètres en amont des chutes du Nia­gara, l’eau du fleuve court tranquille entre des berges agrestes. Pendant la belle saison, on peut s’asseoir au bord de ces rives fleuries, écouter le chant des oiseaux, ou même le clapotis des petites vagues qui viennent mourir sur les cailloux du bord... C’est une scène pleine de calme et de douceur, et qui serait toute pareille à ce qu’on peut voir au bord de tous les fleuves, si l’on n’entendait incessamment monter de là-bas le sourd mugissement de la cataracte. On songe alors que ces eaux si paisibles vont tout à l’heure devenir torren­tueuses, que tout ce calme va se changer en catastro­phe, et l’on est saisi à la fois par le contraste entre deux aspects si différents du même fleuve en marche, et par l’union profonde, l’identité absolue qui règne entre les deux...

Ainsi notre étudiant, attentif et recueilli, a entendu, dès les premières pages de l’Evangile, une rumeur de

ET L’EVANGELISATION

23

mort s’élever grandissante. Ce bruit lointain se perçoit déjà dans les récits de la Nativité, dans la prophétie du vieillard Siméon ; la voix devient plus forte au mo­ment du baptême ; le Jourdain roulant vers la mer Morte est bien l’image de cette vie sacrifiée d’avance ; dans la parole attendrissante de Jean-Baptiste : « Voi­ci l’Agneau de Dieu qui emporte le péché du monde », on entend le bruit anticipé de la catastrophe pro­chaine... A mesure que l’on avance, la marche à la mort s’accentue ; le paysage devient plus austère, le ciel devient plus sombre... Si quelques lignes à peine ont été données à la Nativité et aux trente ans qui suivirent, en revanche les historiens s’étendent large­ment sur la dernière semaine : un sixième environ de leur espace lui est consacré. Et, dans cette dernière semaine, les quelques heures qui vont du jeudi soir au vendredi après-midi prennent la place capitale dans chacun des Evangiles. Jean, si peu soucieux de détails jusque-là, devient abondant, lorsqu’il touche à la Pas­sion... Comme le fleuve roule vers l’abîme, ainsi les récits sacrés roulent vers la croix.

On sent que, pour les évangélistes, tout ce qu’ils ont reproduit des actes et des paroles de Jésus n’était que la préface de sa mort... Tout cela, dans leur pen­sée, est destiné surtout à nous faire connaître Celui qui doit mourir et à nous indiquer les principes qui gou­verneront son Royaume, lorsque, leur Maître étant ressuscité, son Evangile ira jusqu’aux bouts de la terre.

24

LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST

Mais si l’on ne considérait que sa vie terrestre, non couronnée de la croix et de la résurrection, Jésus n’au­rait été que le dernier et le plus grand des prophètes, incompris comme les autres. Il n’est le parfait Révéla­teur, il n’est le Verbe qui crée une seconde fois, il n’est Lui-même enfin, pleinement, définitivement, triompha­lement, que sur la croix.

Cette idée n’est certes pas venue d’elle-même aux écrivains sacrés, ni aux premiers disciples. Tous, au contraire, se montrèrent longtemps réfractaires à cette conception. Ils voulaient bien le Royaume, certes, mais non la croix, et ne parvenaient pas à comprendre que l’un était lié à l’autre. Mais, pour Jésus, sa mort ne sera ni l’avortement, ni même le couronnement de son œuvre; elle sera son œuvre elle-même. Il va au-devant d’elle, non comme À un Waterloo, mais comme à un incomparable Austerlitz. Aussi, avec quelle sévérité tance-t-il l’apôtre qui s’est fait le porte-parole de tous en protestant conre l’inéluctabilité de sa mort : « Re­tire-toi de moi, Satan ! » Etonnante parole, et qui mé­rite d’être méditée ! Se refuser à reconnaître que cette mort est *V oeuvre divine* par excellence, c’est commet­tre *Y oeuvre satanique* par excellence, même si l’on vient de proclamer, comme Pierre, le caractère messia­nique et divin de Jésus. La suprême impiété ne con­siste pas à tout nier dans l’Evangile, mais à nier l’Evan­gile lui-même, qui est essentiellement la parole de la croix.

ET L’ÊVANGÊLISATION

25

Notre lecteur, toujours plus pénétré de respect de­vant le mystère grandissant et sublime, constate que, dans la pensée de Jésus, exprimée avant sa mort, mais que ses disciples, de leur propre aveu, ne comprirent qu’ensuite, cette mort devait présenter plusieurs carac­tères qui la différencient totalement d’avec toutes les morts héroïques. En voici les deux principaux.

1. — Elle devait être complotée par les ennemis de Jésus, et paraître le résultat fortuit de certaines coïnci­dences. Et cependant chaque détail en était rigoureu­sement prévu dans les Ecritures, et connu d’avance par Jésus lui-même. Dès le début de sa vie publique, il verra cette mort sous la forme symbolique du serpent d’airain : il devra être « élevé » pour attirer tous les hommes à Lui. Il prévoit donc le gibet, la forme de supplice que lui infligera l’autorité romaine. Judas, malgré le secret dont il essaiera de s’envelopper, ne sur­prendra pas Jésus : c’est Jésus qui surprendra Judas en lui prédisant son crime. Le partage de ses vête­ments, le tirage au sort de sa robe, le vinaigre offert à sa soif, le coup de lance final, tout cela est prévu — et les méchants, bien qu’agissant dans la plénitude de leur liberté, ne feront que remplir un programme connu et accepté par Celui-là même qu’ils croiront tenir en leur pouvoir. Ainsi, dans cette mort, éclatera la souveraineté de Dieu, exprimée par sa Parole dès les temps anciens 1 ; le Verbe éternel affirmera sa do­

1 Voir surtout le Psaume 22.

26

LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST

mination sur toutes les contingences, au moment même où il paraîtra leur jouet ; l’acte suprême de la révolte humaine sera, en même temps, l’acte souverain de la grâce divine.

2. — Cette mort ne sera pas seulement la suspen­sion de la vie physique. Elle sera précédée d’une autre mort, infiniment plus douloureuse et mystérieuse. Jésus sur la croix, sans cesser d’être saint, perdra conscience de son union ineffable avec le Père ; il sera traité à cause de nous comme « un pécheur » ; il sera « fait pé­ché pour nous j»1. Et cela par un acte délibéré de sa volonté. Fiancé à notre race en venant au monde, c’est là qu’il l’épousera définitivement, en acceptant son douaire exécrable. « Il portera nos péchés en son corps sur le bois »2.

Lorsque Jésus en Gethsémané s’écriait : « Père, s’il est possible, que cette coupe s’éloigne de moi ! » était- ce la mort physique qu’il redoutait ? Ah ! cette mort, sans doute, fut douloureuse infiniment, et nous ne pou­vons, d’ailleurs, la séparer de l’autre. Mais la crainte de la mort physique ne suffirait pas à expliquer l’an­goisse et la sueur de sang en Gethsémané... Cette angoisse serait en opposition avec la sublime sérénité de Jésus pendant toute sa vie. Non ! la mort physique, ce fut bien *la coupe,* mais le breuvage que cette coupe

\* 2 Cor. 5. 21.

« 1 Pierre 2. 24.

ET L’ÉVANGÉLISATION

27

contenait, ce fut la mort spirituelle, *l’abandon de Dieu.* Et Jésus l’a acceptée L

Ainsi apparaît le caractère expiatoire de cette mort unique. Elle fut l’acte libre de l’amour éternel. Aucun impératif catégorique n’obligeait Jésus à subir cette mort. Les hommes ne la lui infligèrent point, puis­qu’ils ne soupçonnaient même pas qu’elle dût avoir lieu. A quoi donc obéissait-il en prenant la coupe qu’une main lui tendait dans les ténèbres ? A aucune loi, car l’amour est ce qu’il y a de plus libre dans l’univers. Et c’est ainsi que Jésus, par son immolation volontaire, a promulgué la morale parfaite, celle dont on cherchera vainement les bases ailleurs que dans l’amour. Par cet acte, Jésus montra pleinement sa nature divine, car s’il n’eût pas été si parfaitement semblable au Père, il n’aurait pu glorifier si parfaite­ment l’amour divin. C’est donc parce que l’identité de nature entre le Père et le Fils était parfaite, que le Fils acquiesça pleinement à la sentence que notre race avait méritée, et accepta l’abandon du Père. L’union éter­nelle du Père et du Fils apparaît éclatante dans leur séparation momentanée, où se montre en même temps

1 Nous ne devons pas envisager les souffrances physiques de Christ comme séparées de son agonie spirituelle, ni les mettre en contraste avec elle ; mais nous ne devons pas supposer que la mort physique a été l’expiation, en l’isolant de la mort spirituelle ou séparation d’avec le Père, affirmée par ce cri de désespoir, mêlé de confiance, qui reten­tit dans les ténèbres. Ce cri nous montre, comme par une lueur d’éclair, la profondeur de la nuit. C’est la vague se brisant sur la côte escar­pée, la frange d’une mer noire et agitée où l’on ne peut naviguer et qu’on ne peut sonder. (Alex. McLaren, D. D. cité par *Mabie : The Meaning and Message of the Cross,* p. 67.)

28

LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST

l’union du Fils avec l’humanité. « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec Lui-même »\*.

Depuis la sixième jusqu’à la neuvième heure, des ténèbres se firent sur toute la terre »1 2. Cette courte période est le point culminant de l’Evangile, de la Révélation, des siècles, de l’éternité. Un cri retentit, suprême hommage de la Parole incarnée à la parole écrite : \* *EU, Eli, lamma sabachthani ! »3* Puis le grand silence... Oh ! ce silence de Dieu ! Le Père ne répond pas à l’appel de son Fils, devenu l’Agneau qui porte le péché du monde. Il le laisse savourer lentement l’hor­reur de l’abandon. Il faut que le péché soit détruit ! Et il ne peut l’être que par la réprobation divine tom­bant sur l’âme de Celui qui se solidarise, sans cesser d’être juste, avec tous les pécheurs, montrant par cet acte inouï jusqu’où peut aller l’amour, épanouissement de la sainteté. Ce silence est plus effroyable que ne le furent jamais les déluges d’eau ou de feu, tous les juge­ments passés... Les imprécations des prophètes, les ton­nerres du Sinaï, que sont-ils auprès de ce silence ? Ici s’accomplit l’acte définitif de la justice dans l’acte ineffable de l’amour...

Jésus « boit la coupe qu’il devait boire » ; il est « baptisé du baptême dont il devait être baptisé »4. Son être est rempli et submergé par toutes les vagues

1 2 Cor. 5. 19.

« Matth. 26. 45.

3 Psaume 22. 1.

< Matth. 20. 22.

ET L’EVANGELISATION

29

et tous les flots dont avait parlé le prophète1. «L’Eter­nel fait venir sur Lui l’iniquité de nous tous »2. Il est heureux pour toi, pauvre larron, que tu lui aies adressé ta requête tout à l’heure... Maintenant, il ne pourrait te répondre... Tout à l’heure, ses souffrances auraient pu se comparer aux tiennes ; et il les dominait ; main­tenant, il endure pour toi ce que tu ne souffriras ja­mais, et il en est écrasé... Adore, crucifié, le grand Cru­cifié !

Lentement, les trois heures s’écoulent. Le grain de froment meurt aux profondeurs des ténèbres ; le germe divin éclate, mystérieux, donnant naissance aux mois­sons éternelles. Un dernier cri de douleur : « J’ai soif ! » Puis vient le triomphe. La face de Jésus se tourne vers le ciel : « Tout est accompli ! »

Ah ! cette parole, comme elle retentit au cœur de l’homme droit dont j’essaie de retrouver les impres­sions ! Oui, c’est bien ainsi que cela devait finir ! Jésus ne pouvait pas expirer la tête baissée. Sa défaite eût été celle de Dieu lui-même. Tout est accompli ! Cela veut dire : Le mal est vaincu et détruit ; justice est faite. La solidarité qui unit si spirituellement, en apparence, toute la race humaine, vient de trouver ici son expli­cation et sa justification : l’humanité a été faite un seul corps, afin que n’ayant qu’une seule tête, elle

1 Psaume 42. b.

\* Esaïe 53. 6.

30

LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST

puisse être frappée en une seule fois, et par un seul puisse revivre.

Tout est accompli ! Cela veut dire encore : Les Ecri­tures sont enfin expliquées. Voici la clé de tous les rites, de tous les sacrifices compliqués prescrits par la loi, de tous les symboles, de toutes les prophéties Voici ce jour dont Jésus disait : « Abraham l’a vu et s’en est réjoui »1 2. Voici cet « opprobre du Christ » que Moïse, quinze siècles à l’avance, considéra comme une richesse plus grande que tous les trésors de l’Egypte3. La croix éclaire le passé comme elle illumine l’avenir ; à travers les voiles d’une Révélation imparfaite parce qu’inachevée, la croix a été l’objet de la foi des patriar­ches, des prophètes, de toutes les âmes pieuses et repen­tantes qui sont venues au tabernacle ou au temple cher­cher le pardon de Dieu. Lorsque Jésus disait au para­lytique ou à la pécheresse : « *Tes péchés te sont par- donnés »,* c’est en vertu de la croix qu’il leur accordait cette grâce. Et si l’on dit que la foi de tous ces gens n’était pas à même d’embrasser la croix, puisque celle- ci n’était pas encore dressée, répondons qu’elle était dressée symboliquement dans l’ancienne Alliance. Le dogme de l’effusion du sang, nécessaire pour la rémis­sion des péchés4, n’appartient pas à la nouvelle Alliance seulement, ni même à l’ancienne ; on le re­trouve au fond de toutes les religions ; il est le dogme

1 Voir : *Jésus-Christ dans l\* Ancien Testament,* neuf leçons par Ed.

Tbouvenot (Cours bibliques de Cbexbres, 1907). — Lévitique 4, 5, etc.

1 Jean 8. 56. ’ Héb. 11.26. 4 Héb. 9. 22.

ET L’ÉVANGÉLISATION

31

unique reconnu par la conscience universelle. Croire spécifiquement en la croix du Calvaire, pour ceux qui n’en avaient jamais entendu parler, était impossible sans doute et ne leur fut point demandé ; mais croire aux vérités que cette croix devait mettre en pleine lumière et qui cependant apparaissaient déjà dans la Révélation incomplète, voilà qui n’était pas impossi­ble aux justes d’autrefois ; voilà même, dirons-nous, ce qui constituait essentiellement leur justice. Et nul ne saurait dire jusqu’à quel point ces vérités ont pu être saisies par quelques âmes d’élite, au sein même du paganisme.

Tout est accompli ! Cela veut dire enfin : toutes les énigmes de la création, le problème du mal, la liberté de la créature, la nature de Dieu et son existence même, tous ces mystères qui ont si longtemps hanté et troublé la pensée humaine, les voici rassemblés, exposés et expliqués par *un fait* qui, lui, reste incompréhen­sible à la seule raison — et le restera peut-être éternel­lement — mais s’impose par des évidences absolues, à ma conscience et à mon cœur. Comme Jean devant le tombeau ouvert, « je vois et je crois »L

Je ne prétends pas que tout lecteur de l’Evangile soit contraint de croire. Il faut reconnaître, hélas ! que beaucoup passent devant la croix sans voir sa beauté. La révélation de Dieu par Jésus-Christ ne s’impose pas à tous les hommes. Il en est qui sont obs-

1 Jean 20. 8.

32

LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST

tinément et définitivement aveugles à cette réalité qui est pour nous, croyants, le centre et l’explication de toutes les autres. Il faut qu’il puisse en être ainsi !

La foi et l’amour sont libres dans leur essence, libres aussi dans leur expression. Cette expression, d’ailleurs, sera toujours imparfaite, car les choses de Dieu sont ineffables ; elles dépassent, elles confondent la pensée, même quand la pensée a su prendre l’atti­tude soumise et châtiée qui lui convient. Mais quelle que soit l’insuffisance de la pensée, le cœur a une sûreté d’intuition vraiment miraculeuse, lorsqu’il est sous l’influence de l’Esprit de Dieu.

Ici, au Calvaire même, nous avons un exemple admirable de cette sagacité des cœurs simples et droits.

Le voile du temple s’est déchiré. L’œuvre de la réconciliation est achevée. Jésus alors prononce une dernière parole. Ce n’est plus la prière éplorée, le cri de désespoir de tout à l’heure : c’est une parole de force et d’autorité. « Père, je remets mon esprit entre tes mains. » Un commentateur anglais traduit les mots : « il rendit l’esprit » par « il congédia son es­prit A Dans sa mort même, Jésus fait éclater sa sou­veraineté. Les deux autres crucifiés languiront sur la croix jusqu’au moment où ils recevront le coup de grâce ; Jésus n’a pas besoin de coup de grâce. Il quitte la vie au moment précis où son œuvre est achevée ; son cœur se rompt et cesse de battre, parce qu’il le

1 Jean 19. 30. — Darby : « Il remit son esprit ».

ET L’ÉVANGÉLISATION

33

veut bien. Et lorsque le centurion qui se tenait en face de Lui voit *comment* il a expiré, il s’écrie : « Assuré­ment, cet homme était le Fils de Dieu »x.

Le centurion n’a fait qu’exprimer ainsi la conviction qui s’empare des âmes sincères devant cette mort sur­naturelle. Combien nous paraît étriquée, misérable et sans élévation, l’explication rationaliste de la mort de Jésus ! Si le Christ n’a été qu’un Socrate juif, comment expliquer tant de trouble d’abord, puis tant de force et de sérénité !

« Cette agonie », dit Carnegie Simpson 2, « quand nous la considérons, nous émeut de crainte et d’éton­nement. Faut-il l’expliquer, non par une faiblesse humaine, que nous ne pourrions adorer tout en nous abstenant de la tourner en dérision — mais par l’effort sans précédent qui résulte de la rencontre du péché de l’homme avec l’ordre moral par lequel le péché est condamné — rencontre tragiquement réelle, absolu­ment inévitable, et qui devait se produire quelque part et de quelque manière, si un pardon divin éthique­ment vrai et définitif, devait nous être accordé ? Cette rencontre, elle ne s’est pas produite dans notre propre vie ; cela, nous le savons bien. A-t-elle eu lieu ici ? S’il en est ainsi, toutes les comparaisons entre la coupe de ciguë et cette coupe-ci sont réduites au silence, hon­teuses et effrayées de s’être produites ! »

‘Marc 15.39. — Darby : < Voyant qu’il avait expiré en criant ainsi ». — Crampon : « Voyant qu’il avait expiré en jetant un tel cri ».

*2 « The Fact of Christ »,* p. 148.

34 LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST

Aussi notre lecteur, devenu, par l’action du Saint- Esprit, un croyant convaincu, n’a aucune peine à rece­voir le témoignage que rendent les Evangiles à la ré­surrection corporelle de Jésus. Puisque tout est accom­pli, toute aggravation du jugement serait inutile ; elle irait à contre-sens de la justice, que la mort du Sauveur est destinée à glorifier. Les vers ne peuvent avoir la victoire sur Celui qui vient d’écraser la tête du ser­pent. Il faut que son triomphe moral soit accompagné d’une victoire sur la mort physique elle-même, afin que la Rédemption apparaisse aux apôtres dans toute son ampleur et dans toute sa portée. Il faut qu’il ne puisse rester aucun doute dans leur esprit sur la réalité de cette rédemption, et que leur message, partant de la tombe ouverte de leur Maître, soit vraiment un mes­sage de renouveau, une bonne nouvelle.

Il

De même que la Bible entière, y compris la vie de Jésus, n’est que le prélude de l’Evangile, lequel est tout entier dans la croix, ainsi que tout ce qui vient après — les Actes, les Epîtres, l’Apocalypse — n’est que le commentaire de la mise en œuvre de la croix. Les dis­cours rapportés dans les Actes contiennent peu d’allu­sions aux paroles de Jésus et à ses miracles ; les para­boles, par exemple, qui occupent tant de place dans les Evangiles, ne sont jamais citées par les apôtres. Le cen­tre de leur prédication, c’est la mort du Maître et sa

ET L’ÉVANGÉLISATION

35

résurrection. Car la résurrection corporelle de Jésus, c’est encore la croix, mais glorifiée. Elle ne peut être considérée comme un fait indépendant de la cruci­fixion.

Les épîtres ne contiennent pas autre chose que les développements doctrinaux et les applications prati­ques de la rédemption. Paul, aux Corinthiens, ne veut enseigner que « Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié — « Je vous ai enseigné *avant toute chose »,* dit-il, « ce que j’avais aussi reçu : savoir que Christ est mort pour nos péchés, selon les Ecritures »1 2. *Avant toute chose,* remarquez ces mots ! A ces Corinthiens corrom­pus, sceptiques et cyniques, l’apôtre n’a pas jugé né­cessaire de présenter une doctrine préparatoire ; tout de suite, il les a placés devant la croix... Et cela en vertu d’une révélation. Ce n’est pas un dogme qu’il a tiré de sa mentalité rabbinique, comme le prétend la nouvelle école ; non certes ! Et jamais le pharisien Saul de Tarse, ne serait arrivé, par la seule évolution de son esprit, à une doctrine également inadmissible pour les Juifs pleins de leur propre justice et pour les Grecs épris de leur prétendue raison. Mais cette doctrine, il *l'a reçue,* elle lui est venue d’En haut. Le fait historique de la croix, illuminé par la vision du chemin de Damas, lui a été pleinement confirmé par les Ecritures. Voilà le triple témoignage dont le faisceau ne se rompt pas aisément : le fait historique, la preuve intérieure par le

1 1 Cor. 2. 2.

« 1 Cor. 15. 3.

36

LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST

Saint-Esprit, et la confirmation de l’un et de l’autre par les Ecrits sacrés.

C’est la croix que les apôtres présentent à leurs auditeurs et à leurs lecteurs afin de produire en eux la repentance ; c’est par elle que la vie nouvelle est créée dans les pécheurs. C’est elle qui fait naître en eux les fruits de la vie divine et groupe en multiples sociétés locales, où règne la sainte fraternité, Juifs, Grecs, maî­tres, esclaves, la grande Internationale de l’amour ! La croix n’est pas l’une des doctrines de l’Evangile, elle en est l’âme, comme le soleil est l’âme du monde vi­vant. *Jésus est mort pour nous,* voilà toute la doc­trine ; *nous devons mourir avec lui,* pour nos frères, voilà toute la morale.

Les limites de ce travail m’interdisent d’aller plus avant dans l’analyse de la pensée et de la prédication apostoliques. Tout le monde, d’ailleurs, est d’accord pour reconnaître que la théologie de l’Eglise primitive fut toute concentrée sur la croix. Le Symbole dit des apôtres, dont la haute antiquité ne fait pas de doute, bien qu’il ne remonte probablement pas jusqu’aux apô­tres eux-mêmes, donne à Jésus-Christ et à sa mort la place capitale.

Mais quel témoignage pourrions-nous invoquer qui soit plus probant que celui des deux symboles, appelés improprement sacrements, qui sont venus jusqu’à nous de l’Eglise primitive ? Le baptême, qu’est-il, sinon un monument perpétuel de la mort et de la résurrection

ET L’EVANGELISATION

37

du Christ et de l’importance vitale de ce fait ? « Dans les premiers siècles », dit l’abbé Crampon \*, « le bap­tême se conférait par immersion : le catéchumène était entièrement plongé dans l’eau, d’où il sortait aussitôt. Paul ne voit pas seulement dans ce double rite un sym­bole extérieur de la mort (suivie de la sépulture) de Jésus-Christ, il y rattache une signification plus intime : l’immersion, c’est la mort au péché, c’est le vieil homme, l’homme selon la nature, qui disparaît sous les eaux et s’ensevelit comme dans un sépulcre ; l’émersion, c’est la naissance de l’homme nouveau, de l’homme régénéré par l’Esprit saint ». Entre ces deux faits, la mort de Jésus-Christ et la mort du vieil homme, tous deux représentés dans le baptême, la cor­rélation est étroite. Le second est produit par le pre­mier. Nous le disions tout à l’heure : l’un est toute la doctrine, l’autre toute la morale.

Si le baptême est le symbole de la vie nouvelle qui nous est communiquée par la mort et la résurrection de Jésus-Christ, le Souper du Seigneur représente cette vie nouvelle, entretenue et développée par le sacrifice de la croix. « Oh ! dans ce rite si simple, quelle manifes­tation d’ineffables merveilles ! La gloire des cieux repose sur cette table, comme la *Shékinah* reposait jadis sur le propitiatoire au-dessous des chérubins, au fond du lieu très saint... Le Seigneur Jésus-Christ, ve­nant du Calvaire, pénètre comme un grand-prêtre dans

1 Bible Crampon (Rom. 6. 3, note).

38

LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST

le sanctuaire céleste ; ses blessures plaident pour nous ; il est notre oblation et notre caution devant le trône, il nous a rachetés par son sang précieux ; il nous ouvre le chemin vers ce trône même où son Père devient notre Père, par la foi que nous avons en Lui »L II n’est pas besoin d’insister davantage : la Cène est plus *par­lante* qu’aucun crucifix.

L’Eglise, dans la pensée de son divin Fondateur, de­vait être le prédicateur par excellence de la croix. Elle devait la prêcher par la parole, et aussi par ces deux symboles. On aura beau, en effet, promulguer des confessions de foi, aucune n’égalera en éloquence divine le langage de ces deux signes, observés suivant l’ordre et la pensée du Sauveur. Ils étaient destinés à figurer la chute de l’homme et son salut par la nou­velle naissance, opérée par le Saint-Esprit, en vertu de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ ; ils de­vaient être les emblèmes par lesquels se reconnaîtraient et fraterniseraient les membres de la société nouvelle ; ils devaient obliger quiconque s’y soumettrait à se donner tout entier, avec tous ses biens, à l’ordre nou­veau et à son Chef divin ; ils devaient séparer, enfin, les deux mondes. Le Baptême et la Cène devaient être les vrais signes de la croix.

Combien serait instructive une histoire de la croix à travers les âges ! Comme il serait facile de montrer qu’elle seule a toujours été la grande « puissance de

1 J. M. Frost : *• The Memorial supper of our Lord »,* p. 58.

ET L’ÉVANGÉLISATION

39

Dieu ! » La prédication des pères de la première pé­riode, si l’on en juge par les écrits qu’ils nous ont lais­sés et par les attaques dont ils furent les objets de la part des païens 1i fut toute saturée de cette doctrine. Sans doute, on vit poindre de bonne heure certaines interprétations fantaisistes, un matérialisme religieux et une théologie compliquée qui contrastent avec la noble sobriété des Evangiles. Toujours, hélas ! l’homme mêle quelque chose de lui à la parole inspirée, dans son effort pour la comprendre et pour l’expliquer. Dès que l’Eglise commit l’erreur mortelle d’unir le glaive à la croix et d’étendre le royaume de Dieu, non plus par la persuasion toute seule, mais par la contrainte so­ciale et par la magie des sacrements, sa théologie fut faussée. En méconnaissant le caractère spirituel du règne de Dieu, les docteurs — depuis ceux du concile de Nicée jusqu’à ceux du concile de Trente — devaient se tromper aussi sur la nature et la portée de la mort de Jésus. La chose surprenante, c’est qu’ils ne se soient pas trompés davantage, ou plutôt que la splendeur de

1 Arnobc, au quatrième siècle, écrivait : « Nos dieux ne sont point irrités contre vous, chrétiens, de ce que vous adorez le Dieu tout- puissant, mais de ce que vous proclamez la divinité d’un homme qui est mort sur la croix, affirmant qu’il est encore vivant et l’adorant avec des supplications quotidiennes. »

Dans un musée de Rome, on montre un fragment de plâtre détaché du mur d’un palais antique, découvert sur le mont Palatin. Sur le plâ­tre est dessinée grossièrement une croix, sur laquelle est attaché un corps humain surmonté d'une tête d’âne. Au pied de cette croix est représenté un soldat à genoux, les mains étendues pour la prière, à la façon grecque. Au-dessous de ce dessin une inscription est gravée en lettres informes : « Alcxamcnos adorant son Dieu ». Alcxamcnos, c’était probablement un soldat chrétien que des camarades tournaient ainsi en ridicule. Cette caricature fut faite sans doute par un artiste de corps de garde, sous l’empereur Caracalla.

40

LA CROIX DE JESUS-CHRIST

la croix ait réussi à filtrer à travers toutes les minuties de la scolastique, qu’elle ait illuminé la profondeur des couvents, et produit, en plein moyen âge, des or­thodoxes comme saint François d’Assise, saint Bernard, Gerson, Thomas a Kempis, et des hérétiques comme Pierre Valdo, Wicleff, Henri de Lausanne, Pierre de Bruys, Savonarole. Cela, c’est le miracle de Dieu.

La Réforme fut un retour à la doctrine centrale de l’Evangile. Pareille à la colombe de l’arche, l’Eglise fatiguée revint à la croix d’où elle s’était écartée. L’in­vention de l’imprimerie popularisa les Evangiles, et la simplicité lumineuse, la divine fraîcheur de ces récits inspirés rendirent aux croyants le contact avec Jésus, dont les prêtres les avaient si longtemps tenus éloignés. Ce fut une résurrection d’entre les morts. Tandis que Luther prêchait en Allemagne la justification par la foi, Farel magnifiait en France et en Suisse la « Vraye croix » qu’il opposait aux superstitions romaines ; Pa- leario en faisait autant en Italie x. L’Europe moderne naquit de cette prédication. Au dix-septième siècle, elle donna naissance au Puritanisme ; elle produisit un Cromwell ; elle illumina le génie d’un Milton ; elle

1 « Toutes les fois donc que nous serons tentés de douter de la ré­mission de nos péchés et que notre conscience commencera à en être troublée, recourons immédiatement, revêtus de foi, au précieux sang de Jésus-Christ, versé pour nous sur l’autel de la croix... » « Le testament de Jésus-Christ dans lequel il promet la rémission des péchés, la grâce et la bienveillance de sa part et de la part de son Père, dans lequel il lègue la miséricorde et la vie éternelle, ce testament, dis-je, a été rendu valable, Christ l’ayant confirmé par son précieux sang et par sa propre mort. »

Aonio Paleario, traduit par Bonnet : « Le bienfait de Jésus-Christ crucifié envers les chrétiens. »

ET L’ÉVANGÉLISATION

41

mit la plume à la main du sublime chaudronnier John Bunyan. En France, elle fit croître l’arbre rugueux du Jansénisme, portant cette fleur magnifique : Biaise Pascal.

Nous ne pouvons esquisser ici qu’un aperçu général de cette marche triomphale de la croix à travers le monde. Ne suffit-il pas de rappeler les noms des frères Wesley, de George Whitefield, de Rowland Hill, pour qu’on ait présente à l’esprit la plus grande révolution morale, et par cela même sociale et politique, des temps modernes ? Que prêcha John Wesley, dans les 56 000 prédications qu’il fit pendant sa longue vie du nord au sud de l’Angleterre et en Amérique, et auxquelles assis­taient des auditeurs de tout rang et de tout âge ? La croix ! Et Whitefield, quand sa voix d’argent se faisait entendre à un auditoire de 75 000 personnes, sur les hauteurs de Bristol, après que les évêques — heureuse interdiction ! — lui eurent fermé l’accès des chaires ? — La croix, la croix encore ! — Sans cette prédica­tion, l’Angleterre descendait au paganisme, comme le prouve la parole de Voltaire : « Dans ce pays, il n’y a plus de place pour une religion, révélée ou non ! »

Ce que les méthodistes firent en Angleterre, ce que les Moraves firent en Allemagne, dans la seconde moi­tié du dix-huitième siècle, par la prédication de la croix, le Réveil — qui ne fut d’ailleurs qu’une combi­naison de ces deux mouvements — le produisit en France et en Suisse au commencement du dix-neuvième siècle.

42

LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST

Le protestantisme de langue française, à la fin de la Révolution, n’était guère qu’un déisme sans vie ; la clarté de la croix s’était éteinte ; elle avait été rempla­cée par la lueur falote d’un humanitarisme à la Rous­seau.

C’est alors qu’arriva à Genève un homme dont l’âme brûlait de l’amour de la croix, l’Ecossais Robert Hal- dane. Cet homme qui, étant riche, s’était dépouillé de ses biens en faveur des Missions en pays païen, vécut à Genève la vie simple, et se mit à évangéliser les étu­diants en théologie. Il fit briller à leurs yeux la croix, en leur expliquant l’épître aux Romains. Ces étudiants s’appelaient César Malan, Merle, Guers, Bost, Pyt. L’un des convertis de cette époque était un jeune mili­taire nommé Félix Neff. Ces jeunes gens, devenus chré­tiens authentiques, prêchèrent la croix à leur tour, ayant pour adversaires, non seulement la vieille into­lérance romaine, mais le protestantisme officiel. Leur activité féconde — leur parole apostolique surtout — firent renaître les Eglises et créèrent toutes les œuvres chrétiennes que nous possédons aujourd’hui, ou à peu près : Sociétés bibliques et de publications religieuses, Sociétés d’évangélisation et de missions, Sociétés chari­tables, presque toutes sont nées du RéveilL

Le grand mouvement missionnaire qui marqua la fin du dix-huitième et le commencement du dix-neuvième siècle et qui a fait du siècle dernier, en dépit de tous ses

1 Ce court aperçu ne prétend pas être un récit complet du Réveil. Bien des noms devraient encore figurer dans cette liste glorieuse.

ET L’ÉVANGÉLISATION

43

déficits, l’âge des Missions, est né de ce retour à la croix. William Carey en Angleterre, Zinzendorf en Allemagne, Judson en Amérique, croyaient au sang versé pour le salut du monde, et parce qu’ils y croyaient, voulurent que le monde en eût connaissance. C’est au pied de la croix que naquirent les vocations des Robert Moffat, des Morrison, des Casalis, des Arbousset. Livingstone et Coillard eurent dans leur expérience une conversion à la mode méthodiste : le sentiment du péché, la crainte de la condamnation, l’attrait tout-puissant de la grâce révélée sur la croix, voilà ce qui fit d’eux les conquérants et les explora­teurs pacifiques, les fondateurs de civilisations nouvel­les qu’ils ont été. C’est au pied de la croix que Raikes apprit à aimer l’enfance déguenillée et fonda les pre­mières écoles du dimanche ; c’est là que le comte de Shaftesbury, petit-fils du célèbre incrédule ami de Vol­taire, conquit une célébrité plus haute que celle de son aïeul en devenant l’ami puissant et dévoué de toutes les infortunes sociales ; et la beauté de la croix lui fut montrée par une humble servante, alors que, couché dans son petit lit d’enfant, il entendait les flons-flons du bal où brillait sa mère mondaine. Georges Muller, l’étudiant allemand sans religion et sans moralité, de­vint un grand philanthrope par la croix. C’est là que Barnardo trouva l’inspiration de son œuvre sans rivale au monde ; là que furent instruits Elisabeth Fry, John Bost, Harriett Beecher-Stowe, le grand Lincoln, le noble Garfield... Un regard vers la croix fit naître à la

44

LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST

vie nouvelle, et à un apostolat unique par ses résultats immenses, un jeune garçon de seize ans qui s’appelait Charles-H. Spurgeon. Et, que dirai-je encore ? Le temps me manquerait si je voulais parler de tous ceux qui ont été « le sel de la terre et la lumière du monde », parce qu’ils ont cru et prêché la croix !

Si l’on veut se rendre compte de la place unique de la croix dans la vie et le témoignage de l’Eglise chré­tienne, que l’on examine, je ne dis pas ses confessions de foi et ses liturgies, mais ses hymnes. La religion est chose ailée. Elle s’exprime en chantant. Par delà les limites du syllogisme et de la pensée abstraite, elle s’élève vers l’ineffable. La Foi est la sœur céleste du Génie. Comme le génie, et plus sûrement que lui, elle a des intuitions qui équivalent à des certitudes ; comme lui, elle sait bien des choses sans les avoir apprises. Et chose admirable ! ce don est fait aux humbles ! Le Gé­nie est aristocratique, mais la Foi est démocratique. Voilà pourquoi elle s’exprime par des chants souvent naïfs, et dont la beauté est incomprise par les natures faussées dont le goût a été corrompu.

Eh bien ! personne ne me contredira si j’affirme que l’hymnologie chrétienne de tous les temps ne s’est nour­rie que de la croix. Quand l’âme croyante ne peut plus parler, tant les formules et les définitions lui parais­sent misérables, alors elle chante ; le cantique est la forme supérieure de l’adoration, sur la terre et dans les cieux. Et le cantique ne s’arrête pas à mi-hauteur : le

ET L’ÉVANGÉLISATION

45

Dieu qu’il adore est rarement Celui de la loi : pour­rait-on chanter avec élan les beautés de la règle de trois ? C’est le Dieu de la grâce, manifesté sous sa forme la plus élevée et définitive : la croix !

Ce trait, à lui seul, devrait suffire à ouvrir les yeux de ceux qui ne donnent pas à la mort de Jésus-Christ la valeur infinie que nous lui reconnaissons. Le chant n’a aucune place rationnelle dans le culte rationaliste. Car le rationalisme se défie des élans, des émotions, de tout ce qui prétend agir sur l’âme sans passer par le crible rigoureux du raisonnement. Or le chant édifie, console, convertit même... et ne raisonne pas. Il affirme avec une certitude joyeuse, il exulte dans ses affirmations. Vous pouvez critiquer la théologie du Réveil morave : vous n’empêcherez jamais le peuple chrétien de sentir l’accent de la vérité divine dans ces paroles, et de les chanter avec larmes :

Rien, ô Jésus, que ta grâce, Rien que ton sang précieux Qui seul mes péchés efface Ne me rend saint, juste, heureux ! Ne me dites autre chose Sinon qu'il est mon Sauveur L'auteur, la source et la cause De mon éternel bonheur !

La masse du peuple protestant connaît Vinet, beau­coup moins pour ses excellents ouvrages de philoso­phie religieuse, que comme l’auteur de l’un des plus beaux cantiques de notre langue : < *Sous ton voile d'ignominie... »*

46 LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST

L’Angleterre et l’Amérique chantent chaque diman­che, dans leurs milliers et leurs milliers d’églises, par des millions et des millions de voix, ces cantiques im­mortels :

Rock of Ages, cleft for me...

When I survey the wondrous cross...

Jésus, Lover of my soûl...

Just as I am...

O Love that will not let me go...

et tant d’autres. Rappelons en passant que le dernier Réveil du pays de Galles a été appelé le *Réveil chan­tant,* à cause de la place prépondérante qu’il a donnée au chant dans ses assemblées ; et il a été appelé en même temps le *Réveil de la croix,* parce que c’est à elle que ramenaient tous les discours, toutes les prières, et ces chants merveilleux qu’il faut avoir entendus pour avoir une idée de ce que peut être l’harmonie des voix quand les cœurs sont pleins de la sainte ivresse de l’amour divin.

L’Allemagne n’est pas seulement le pays de la philo­sophie rationaliste, de la haute critique ; elle nous a donné une foule de musiciens chrétiens, depuis Luther jusqu’à Haendel ; elle nous a donné, au dix-huitième siècle, ce maître parmi les maîtres, qui a puisé toutes ses inspirations dans l’Evangile de la croix : Jean- Sébastien Bach.

Telle est la vertu du chant chrétien, qu’il attire, émeut et subjugue, non seulement les âmes croyantes, mais même, parfois, les foules indifférentes. L’Evan­

ET L’ÊVANGÊLISATION

47

gile de la croix, prêché par Torrey dans toute sa rugueuse simplicité, a réuni à l’Albert-Hall, à Lon­dres, pendant six semaines consécutives, soir après soir, un auditoire de dix à douze mille personnes, grâce en partie à la puissance magique du chœur dirigé par Alexander, et des solos chantés par ce dernier. Dans notre pays, nous n’avons pas même l’idée des résultats que nous pourrions obtenir, si nous savions employer les voix chrétiennes pour faire entendre, dans un esprit de foi, d’amour et d’humilité, des chants très simples et propres à devenir populaires. Thèbes s’est bâtie toute seule aux sons de la lyre d’Orphée : nous bâtirions la cité nouvelle en chantant l’Evangile de la croix !

III

La parole de la croix, si elle est scandale et folie pour l’âme pervertie par le péché, est cependant con­forme aux véritables intuitions de cette âme, laquelle est naturellement chrétienne, comme l’a dit Tertullien.

Dans un ouvrage récent \ un auteur américain passe en revue les principaux chefs-d’œuvre de la littéra­ture ancienne et moderne, depuis Homère jusqu’à Ten- nyson, en passant par Eschyle, Sophocle, Dante et Shakespeare ; et il y découvre les éléments constitutifs,

1 Charles Allen Dinsmore : *Atonement in literature and lift.*

48

LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST

bien que rudimentaires, de la religion de la croix. Ces éléments sont le Péché, la Rétribution et la Réconci­liation ; et notre auteur les voit déjà dans l’Iliade, mais surtout dans Eschyle. Il cite les paroles de Hermès, adressées à *Prométhée enchaîné 1 :*

N’attends pas que jamais finisse L'horreur de ton cruel supplice. Avant qu’un dieu, prenant sur lui L'entière coulpe de ton crime, Sans peur ne descende à l’abîme. Au noir Tartare où règne une éternelle nuit.

« Personne, ajoute l’auteur, ne peut lire ces lignes écrites quatre cents ans avant le drame du Calvaire, sans penser à ce remplaçant douloureux (Vicarious sufferer), qui, étant juste, a voulu goûter la mort pour tous les hommes. »

Il serait facile de multiplier de tels exemples. Le prédicateur de la croix fera bien de s’en servir à notre époque si éprise de psychologie, si désireuse de retrou­ver ou de découvrir les lois éternelles qui gouvernent les phénomènes changeants. Il faut montrer à notre génération que l’inviolabilité de la loi morale, la néces­

1 Je reproduis ici les vers de Mrs E. B. Browning, cités dans ce livre, et dont ceux que je donne ci-dessus sont une pauvre traduction :

« Do not look For any end morcovcr to this cursc. Or crc somc god appcar to acccpt thy pangs On his own head vicarious, and descend With unrcluctant step the darks of hcll And gloomy abysses around Tartarus. »

Promethcus Bound. E. B. Browning’s trad.

ET L'ÉVANGÉLISATION

49

site d’une expiation, l’impossibilité d’expier jamais dans une mesure adéquate à l’offense, et l’espoir d’une réconciliation par des moyens supra-terrestres, ont de tout temps agité l’âme humaine ; il faut lui montrer que l’Amour qui s’immole pour sauver est le fond du grand drame humain. « L’amour », dit Denney, « qui est littéralement capable de sortir de lui-même et d’as­sumer les fardeaux d’autrui, est le principe radical de toute morale véritable et victorieuse en ce monde. C’est ici l’une des vérités les plus frappantes de la vie mo­rale, que les conséquences du péché, atteignant l’inno­cent d’une façon visible, ont, en certains cas, la puis­sance de transformer les coupables. Lorsque ces souf frances sont acceptées comme elles le sont quelquefois sans murmures et sans récriminations, lorsqu’elles sont supportées par l’innocent, par pure tendresse pour le coupable, alors quelque chose dans celui-ci peut être touché qui est plus profond que son péché même...1

Dans un de ses ouvrages, le professeur Forsyth écrit : « Le plus grand des orateurs populaires moder­nes, un maître du rire et des larmes, vedette du théâ­tre, rendait souvent visite à l’un de mes amis. Un jour, comme ils étaient sur une hauteur qui domine un admirable paysage, mon ami ne le vit plus ; et, se met­tant à sa recherche, il le trouva à une petite distance, prosterné sur la bruyère, sanglotant, la tête dans les mains. Quand il se fut un peu remis, et qu’il eut ras­

1 Professeur Denney, cité par H. Mabie : < *The Meaning and Message of the Cross»,* p. 111.

50

LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST

suré son compagnon sur son état de santé, il lui dit que, parfois, une vue imposante comme celle-ci ravi­vait dans son âme, soudainement et fortement, la honte de ses années passées dans le péché et la dissipa­tion. Et l’horreur de cette honte ne perdait jamais sa nouveauté, comme la nouveauté merveilleuse du par­don de Dieu ne s’altérait jamais non plus dans son esprit. Des moments comme ceux-là, des hommes comme celui-là, ajoute Forsyth, nous donnent une clé de l’ordre spirituel du monde ; et les penseurs tourne­ront vainement cette clé, jusqu’à ce qu’ils consentent à insérer dans son anneau beaucoup plus que leur pro­pre pensée. N’avoir pas fait cette expérience, ou du moins ne pouvoir la comprendre, c’est être un mineur dans la vie morale. »x

Le célèbre Joseph Cook, de Boston, cite dans l’une de ses brillantes conférences apologétiques un fait que je retrouve aussi raconté par le docteur Mabie, dans son ouvrage récent : *The Meaning and Message of the Cross :*

« Il y a bien des années, le grand éducateur Bronson Alcott, qui a été surnommé le Pestalozzi américain, établit dans son école une nouvelle règle de discipline, et voici comment en parle mademoiselle Elisabeth Palmer Peabody, qui fut l’une de ses collaboratrices :

« Ayant expliqué à toute l’école la nécessité de la souffrance et l’utilité de la douleur physique pour con-

*1 < Positive preaching and the modem mind »,* par P. T. Forsyth. D. D., p. 237. Londres, 1907.

ET L’ÉVANGÉLISATION

51

centrer l’attention, M. Alcott promulgua la règle sui­vante : Pour chaque offense commise, l’élève sera tenu d’appliquer le châtiment sur la main de M. Alcott lui- même. Les élèves déclarèrent d’abord qu’ils n’oseraient jamais, qu’ils préféreraient souffrir eux-mêmes pour leurs fautes ; finalement, ils décidèrent d’échapper à la honte et à la douleur de frapper leur maître en se con­duisant d’une manière irréprochable. Le matin du jour où cette réforme fut appliquée, un profond silence s’établit dans les classes ; jamais calme plus complet, jamais attention plus soutenue n’avaient régné dans l’école. M. Alcott, à deux reprises, dut prendre deux jeunes garçons et les conduire dans l’antichambre où les punitions étaient infligées ; il leur commanda de le frapper ; ils s’y refusèrent d’abord, puis le touchèrent légèrement ; le maître leur demanda s’ils pensaient que leur faute ne méritât pas de coups plus douloureux et les obligea à frapper plus fort ; ils le firent, mais ce ne fut pas sans verser des larmes qu’ils n’auraient jamais eues si c’eût été leur propre main qui eût reçu les coups. L’un des garçons disait plus tard : « C’est la punition la plus terrible qu’un maître ait jamais inven­tée. Il n’y a pas un élève dans l’école qui ne préférât de beaucoup souffrir lui-même, que de le frapper, lui ! » Les effets de cette méthode furent remarqua­bles, assure-t-on, pour l’école tout entière. »

Cette méthode pédagogique ne peut servir qu’à titre exceptionnel. Elle n’est qu’une imitation imparfaite de la méthode divine, car n’oublions pas que si Dieu s’est

52

LA CROIX DE JESUS-CHRIST

frappé lui-même en Jésus-Christ, à cause de nous, il ne dispense pas le pécheur de toute souffrance. Cette mé­thode serait dangereuse, appliquée sans discrétion. Mais la croix aussi est un fait exceptionnel ! Certains enfants pourraient abuser de cette magnanimité du maître à leur égard ; mais les grandes personnes, hélas ! et les chrétiens eux-mêmes, abusent parfois de la grâce. Il n’en est pas moins vrai que nous sommes ici en pré­sence de l’une des intuitions les plus profondes et les plus universelles. Disons-nous bien qu’en mettant les âmes en demeure d’accepter la parole de la croix, nous avons des intelligences dans la place. Nous ne procla­mons pas une doctrine sans attache et sans affinité avec la nature humaine : elle est conforme à la cons­titution même de l’homme. Jésus crucifié est le Désiré des nations, Celui qu’attendent, sans le connaître par son nom, toutes les consciences réveillées et tous les cœurs brisés.

Voilà ce qui explique la surprenante promptitude avec laquelle des esprits très frustes, et ceux-là sur­tout, parce qu’ils sont plus près de la nature, saisissent le message de la croix. Un Béchuana, après avoir écouté avec étonnement une description saisissante de la crucifixion, s’écria : « Jésus, descends de là, c’est ma place !» Je ne raconterai pas, après tant d’autres, l’histoire du Réveil au Groenland ; comment le mis­sionnaire Hans Egede travailla quinze ans sans résul­tats apparents, d’après les fausses théories qu’il avait d’abord exprimées de cette manière : « On. ne peut

ET L’ÉVANGÉLISATION

53

mettre en doute », disait-il, « que si l’on veut transfor­mer un sauvage en chrétien, il faut d’abord faire de lui un homme raisonnable, et la suite sera facile... au­trement ce serait commettre la même imprudence que de répandre de la bonne semence parmi les ronces et les épines qui l’étoufferont ». Cette belle théorie ne l’empêcha pas de retourner au Danemark déçu et ruiné de santé ; son discours d’adieu avait pour texte : « Et moi j’ai dit, c’est en vain que je me suis fatigué ; c’est inutilement, pour rien, que j’ai consumé ma force ; mais mon droit est auprès de Jéhovah et ma récom­pense auprès de mon Dieu »1. Les ouvriers qui lui suc­cédèrent travaillèrent plus sagement, et ceux qui com­mencèrent par la simple histoire de la croix de Christ virent se vérifier une fois de plus le fait que la puis­sance de Dieu est attachée à cette prédication élémen­taire, indépendamment de toute philosophie et de toute théologie. L’on sait comment, deux ans après le départ d’Egede, Jean Beck, son successeur, lisant le récit de l’agonie de Jésus en Gethsémané, en présence d’un chef du nom de Kajarnak, entendit cet homme s’écrier avec des sanglots : « Redis-moi cette parole, car moi aussi, je veux être sauvé ! »

Au commencement de l’œuvre missionnaire à Tahiti, un vieux chef, entendant prêcher sur ce texte : « Jésus- Christ est venu au monde pour sauver les pécheurs », se leva au milieu de l’assemblée, et soulevant sa lon-

1 Esaïc 49. 4.

54

LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST

gue chevelure blanche aux yeux des assistants, s’écria : « Voyez-vous ces cheveux blancs ? Autrefois ils étaient noirs comme l’aile du corbeau ; maintenant ils sont de neige ; eh bien ! j’ai attendu toutes ces longues années pour entendre des paroles comme celles-ci. »

Je pourrais puiser à l’infini dans le riche trésor des miracles missionnaires, des incidents tout pareils à ceux-ci et qui démontrent que la croix répond aux besoins les plus impérieux de la conscience humaine. Même dans notre patrie, en ce temps qui paraît si peu propice à nos efforts d’évangélisation, nous avons été saisi, plus d’une fois, par l’effet miraculeux de la parole de la croix, sur des auditoires que les arguments ordinaires de l’apologétique avaient trouvés houleux et même hostiles. L’évocation du Saint et du Juste souf­frant lentement sur la croix pour les crimes du monde, subjugue, au moins pour un instant, même les enne­mis avérés de notre foi. J’ose garantir à ceux de nous qui ne l’ont pas essayé, qu’ils sentiront planer l’Esprit sur les eaux tumultueuses, et la parole divine dominer l’auditoire, chaque fois que d’un cœur brûlant, avec des accents d’adoration et d’amour, ils exalteront le Cru­cifié, fût-ce devant des athées révolutionnaires, ou des bourgeois corrompus et blasés.

Prêchons donc, ou plutôt proclamons la croix ! Ne la prêchons pas seulement comme *Vun* des dogmes de notre église, mais comme *le* fait central, à la fois histo­rique et actuel, duquel découle toute la vie. La froide orthodoxie des églises mortes, tout en respectant la

ET L’ÉVANGÉLISATION

55

lettre, a étouffé l’esprit ; elle a fait de la glorieuse doc­trine dont nous parlons, une momie entourée de ban­delettes, un objet de musée, une relique. Elle a mé­connu la puissance de vie qui réside dans la croix. Elle a été trop intellectuelle, et n’a pas mis l’accent sur ce qui est essentiel en matière religieuse : la nécessité pour la foi véritable de traduire le fait historique en un fait d’expérience personnelle et sociale.

De là est née la réaction actuelle, qui tend à faire de l’Evangile une philosophie indépendante de tout fait précis, de toute réalité objective. De ce que la croyance toute -seule ne sauve pas, on veut conclure qu’elle est inutile. Mais le bon sens universel demande, en reli­gion, comme en tout autre chose, du positif. « Le chris­tianisme », dit encore Forsyth \ « est fondé *dans* et *sur* le Christ historique, et non pas seulement *par* lui. Il fut, non le premier croyant en la Révélation, mais la Révélation même. Sa religion n’est pas seulement la meilleure de toutes, elle est la religion dans le sens définitif du mot, et elle consiste à croire en lui et à l’adorer, non à croire avec lui et avec lui adorer Dieu. »

L’âme humaine ne peut asseoir l’édifice de ses espé­rances que sur des faits : et les expériences subjectives auxquelles on voudrait réduire le christianisme ne seront bientôt que les dernières flammes d’un foyer qui s’éteint... Il faut du bois pour que dure le feu !

*» Positive preaching and the modem mind »,* p. 121.

56

LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST

« Là où il n’y a pas d’expiation », dit le professeur Denney, « il n’y a pas d’Evangile. Prêcher l’amour de Dieu sans parler de la mort de Christ, ou prêcher l’amour de Dieu dans la mort de Christ, sans relation avec le péché ; ou prêcher le pardon des péchés comme étant le don gratuit de l’amour divin, sans que la mort de Christ ait aucun rapport spécial avec ce don, cela

* si le Nouveau Testament doit être considéré comme la norme du christianisme — c’est ne pas prêcher l’Evangile du tout. »

« Une Eglise qui perdrait la croix », dit Frommel, « serait en train, quelles que soient les apparences, de perdre l’Evangile lui-même » ; et j’ajouterai : elle serait en train de se suicider. Ce suicide, nous le constatons déjà, là où les chaires ne retentissent plus de la parole de la croix. Les auditoires fondent, la vie s’en va, l’Eglise, en réalité, n’existe plus.

Or, l’Eglise n’a pas le droit de se suicider, car elle ne vit pas pour elle-même, mais pour le monde, dont elle est l’unique espérance, parce que c’est elle seule qui peut lui donner le vrai Christ. Et dans nos Eglises protestantes où tous les fidèles sont prêtres, le pasteur

* *primus inter pares —* n’est que la voix de l’Eglise, non uniquement de celle qui l’a appelé, mais de l’en­semble des croyants à travers les âges. Quand nous montons en chaire, ce n’est pas nous seuls qui y mon­tons : l’Eglise tout entière, je veux dire l’Eglise vivante, la dépositaire et la servante des oracles de Dieu, y monte avec nous. Cette glorieuse collectivité, organe

ET L’ÉVANGÉLISATION

57

du Saint-Esprit sur la terre, ne nous a pas confié la charge de parler en son nom, pour que nous apportions dans la chaire des attaques contre le fait fondamental auquel elle doit son existence, mais pour que nous y fassions entendre l’expression de *sa* foi, devenue la nôtre par une expérience personnelle. Sans doute, l’Eglise doit reconnaître et favoriser la liberté qui appartient à ses membres, et par conséquent à ses pas­teurs, d’interpréter les textes et les faits dans le sens qui leur paraît le plus conforme à la pensée divine ; mais pour les interpréter, ils n’ont pas le droit de les supprimer ; s’ils ne sont pas, ou s’ils ne sont plus, en communion avec l’âme de l’Eglise et avec sa doctrine essentielle, ils travaillent à leur insu peut-être, à la fausser et à la dissoudre ; ils pèchent contre Dieu et ils pèchent contre l’humanité, laquelle pourrait assez aisé­ment se passer d’eux, mais ne pourra jamais se passer de l’Eglise.

« Je ne puis concevoir », dit Forsyth 1, « un christia­nisme de l’avenir sans des mots comme ceux de : « grâce, péché, jugement, repentance, incarnation, ex­piation, rédemption, justification, foi et vie étemelle. Aucune expression de moindre envergure ne saurait rendre justice à la pensée de Dieu. Il faut des mots comme ceux-là pour agir avec l’ampleur de Dieu sur l’ampleur de la race. Et le prédicateur qui les aban­donne, ou (ce qui est plus commun) les vide de leur

1 Ouvrage cité, p. 289.

58

LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST

contenu *(eviscerates them)* met- en péril la grande Eglise pour le plaisir de produire un effet passager sur la petite. »

L’importance du *fait,* de la doctrine *objective,* n’a jamais échappé aux' adversaires du christianisme. Ils ont rarement persécuté le mysticisme qui accepte ou rejette aisément tous les symboles parce qu’il ne leur donne qu’une valeur relative ; mais ils ont persécuté jusqu’à la mort les serviteurs de l’absolu, coupables de tenir à des faits positifs, et pour eux intangibles L Car, de même que les murailles gardent les villes, la doc­trine garde l’Eglise. Il n’y aurait pas d’Eglise s’il n’y avait plus de doctrine, et il n’y aurait certainement plus de christianisme s’il n’y avait plus d’Eglise.

Gardons-nous donc des excès contraires : ne rédui­sons pas la parole de la croix à n’être qu’un bloc de glace, très pure peut-être, mais combien lourde et réfri­gérante ! C’est l’orthodoxie morte. Ne la transformons pas non plus en cette vapeur irisée qu’est le symbolo- fidéisme. Qu’elle soit l’eau, bien réelle et vivante, l’eau qui court et qui chante, qui désaltère et qui féconde ; l’eau mystérieuse, claire et limpide, qui jaillit, toujours jeune, de la source éternelle...

1 Tandis que Tolstoï et ses disciples sont rarement inquiétés, on sait quelles rigueurs l’Eglise orthodoxe et le gouvernement russe ont dé­ployées contre le colonel Paschkoff, le comte Schouleppnikoff,. le comte Bobrinski et- tant d’autres chrétiens authentiques. Des milliers de stundistes sont allés expier en Sibérie le crime d’avoir des croyances très positives et de refuser leur adhésion aux symboles de l’Eglise offi­cielle. (On se rappelle que la première édition de cet ouvrage a paru en 1908. — *Edit.)*

ET L’ÉVANGÉLISATION

59

Tout se *laïcise* aujourd’hui : l’Eglise, et même la théologie, doivent suivre ce mouvement, qui d’ailleurs n’est qu’un retour aux conditions primitives. Le di­vorce entre l’Eglise et la société moderne est un retour à la sincérité, à l’ordre naturel. Le monde redevenant païen — au fond il n’a jamais cessé de l’être — l’Eglise doit redevenir la société spirituelle, libre et démocra­tique, qu’elle fut à ses origines, et se présenter devant le peuple avec un message très simple, mais très pré­cis : le message de la croix. Elle n’est pas chargée de le rendre acceptable à la philosophie moderne, mais de l’offrir comme une réalité vivante et miraculeuse, à tous ceux qui ont faim et soif de justice.

Un missionnaire en Chine me disait un jour : « Vous n’imaginez pas quelles théories bizarres, quels argu­ments dépourvus, pour nous Occidentaux, de toute logique et de toute raison, emploient parfois nos prédi­cateurs indigènes pour expliquer le salut par la croix. Et, chose bien humiliante pour notre orgueil intellec­tuel ! ces arguments ont plus de prise sur la mentalité chinoise que les nôtres, et nos frustes prédicateurs ont bien plus de succès que nous. »

Ne nous pressons donc pas trop de juger et de reje­ter en bloc, à la clarté des conceptions scientifiques du vingtième siècle, la théologie d’Irénée, celle d’Anselme, de Dun Scott, de Thomas d’Aquin, ou de Calvin. Cha­cun d’eux, avec la mentalité de son temps et de sa race, a vu la croix à travers un prisme qui n’est pas le nôtre, mais qui peut-être le valait bien. Rachat,

60

LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST

substitution, justice imputée, solidarité, toutes ces ex­pressions rendent certains aspects de la vérité, sans la couvrir tout entière. « Montrez-moi une doctrine », dit quelque part le célèbre théologien James Marti­neau, « que l’humanité de tous les temps ait travaillé à démontrer, en faveur de laquelle le génie ait accu­mulé des arguments à l’égard desquels chaque période a jugé que la période précédente s’était trompée, ce qui ne l’a pas empêchée de se livrer elle-même à de nou­veaux efforts de démonstration ; que je voie cette infa­tigable activité s’appliquer à faire la preuve par des méthodes distinctes et opposées, et après avoir exploré vainement toutes les avenues de la pensée, rester inlas- sée et inépuisable ; aussitôt je reconnaîtrai dans cette doctrine une vérité de l’ordre le plus heureux ; et cela précisément parce que tous les hommes se sont essayés en vain à la démontrer. Aucun insuccès, si grand et si prolongé qu’il ait été, n’ayant suffi à la faire rejeter, que dois-je conclure, sinon qu’il s’agit ici, non d’une chose que l’on doit croire parce qu’elle est prouvée, mais qu’il faut prouver parce qu’il faut la croire. »

Prêchons la croix, quel que soit, dirai-je, le texte de notre discours. Elle est sous-entendue dans toutes les Ecritures. Sans la croix, l’Ancien Testament ne serait qu’un document archéologique ; sans la croix, le ser­mon sur la montagne ne serait qu’une aggravation inu­tile de la loi de Moïse ; sans la croix, les paraboles de Jésus ne seraient que des contes bleus... Mais elle est là, invisible, comme la chaleur du soleil est dans les

ET L’ÉVANGÉLISATION

61

racines des plantes qui, tout à l’heure, vont s’épanouir à ses rayons.

Prêchons-la sobrement ; je veux dire avec cette rete­nue et ce respect que l’on doit éprouver en présence de la plus haute manifestation de Dieu en son amour ado­rable. Le réalisme catholique, qui se plaît à la repré­sentation des douleurs physiques du Christ par la sculpture et par l’image, nous répugne infiniment ; et nous éprouvons la même répulsion pour tous ces « Dra­mes de la Passion » à Oberammergau et ailleurs, qui ravalent la mort de notre bien-aimé Sauveur au niveau des spectacles de théâtre... Jamais les disciples du Christ, jamais les saintes femmes, témoins oculaires de ce qui se passa au Calvaire, ne se seraient prêtés à de pareilles reproductions ; ils eussent considéré comme un sacrilège l’idée seule de l’essayer. L’une des preuves les plus saisissantes, à mon sens, de la divine inspira­tion des Evangiles, c’est la parfaite décence, l’extrême sobriété de détails physiques, l’entière absence de des­criptions réalistes, dans ces quatre récits écrits par des hommes de tempéraments si différents. Je frémis, je l’avoue, en entendant parfois certains prédicateurs : ils ne parleraient pas ainsi de la mort de leur père ou de leur fils ! Les exhibitions de vues de la Passion, au moyen de la lanterne magique, avec accompagnement de musique sacrée, dans une demi-obscurité impression­nante, me paraissent plus propres à produire des sen­sations nerveuses que de vrais sentiments de repen­tance. Dieu, sans doute, peut se servir de procédés

62

LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST

imparfaits, mais il faut se défier de ceux qui flattent l’homme naturel : c’est le secret du succès de surface du catholicisme romain. Je suis de plus en plus convaincu que l’ancienne méthode est la meilleure : « Prêche la parole ! » disait Paul à Timothée.

Bien des voix proclament aujourd’hui la faillite du christianisme, et il est bien vrai qu’un certain christia­nisme a fait faillite. C’est sans doute par réaction con­tre ce christianisme-là, et dans le désir légitime de gagner notre génération à l’Evangile véritable, que beaucoup de jeunes prédicateurs se sont écartés de la croix. Qu’ils me permettent de leur dire, avec toute l’énergie et l’affection de mon cœur, qu’ils se trom­pent. Ils vont à l’opposé de la fin qu’ils se proposent. On n’amènera le peuple à Dieu que par le Christ *cru­cifié.*

La croix, sans doute, a été défigurée ; on s’en est servi comme d’une massue pour imposer au peuple des systèmes politico-religieux, conceptions plus ou moins grossières d’un royaume des cieux qui serait de ce monde. Les protestants, moins coupables que les catho­liques à cet égard, ont eu pourtant leur part de cette erreur mortelle ; aussi les peuples, aujourd’hui, se reti­rent-ils de toutes les Eglises. En vain celles-ci profes­sent-elles maintenant un timide libéralisme, et parais­sent-elles réprouver le système de la contrainte en ma­tière religieuse. Le peuple leur répond : « Vous vous y prenez bien tard ; vous aviez une autre attitude et un

ET L’ÉVANGÉLISATION

63

autre langage tout récemment encore ; il nous faudra quelque temps pour croire à votre sincérité. »

Oui, nous souffrons aujourd’hui de l’erreur de nos pères, mais ce serait en commettre une tout aussi fu­neste, que de vouloir remplacer l’union avec le pouvoir d’En haut par l’union avec le pouvoir d’en bas, avec la multitude, au moyen d’une sorte de concordat poli­tico-social, qui laisserait à l’arrière-plan la question primordiale et toujours négligée : *la régénération de l'individu par la croix.* Cette doctrine est le grand obs­tacle à la christianisation globale des peuples ; mai' elle est aussi la grande raison d’être du christianisme Nous avons eu jadis l’Eglise impériale ; nous aurion maintenant l’Eglise collectiviste ; on entrerait dans celle-ci, comme on entrait dans l’autre, par une autre porte que la repentance et la crucifixion; ce serait donc la même chose, et sous le nouveau régime comme sous l’ancien, l’Eglise véritable serait persécutée.

Non, certes, que nous devions et puissions ignorer les aspirations de notre temps. L’esprit de solidarité qui s’affirme aujourd’hui, n’est-ce pas la croix qui l’a fait naître ? Mais en supposant même que l’Eglise pour­suive les mêmes buts que la société laïque, comment ces deux sociétés pourraient-elles se fondre, si elles n’ont pas le même esprit, et ne sont pas d’accord sur les moyens à employer ? Rappelez-vous les paroles prononcées, à la tribune de la Chambre, par un grand tribun socialiste, contre le christianisme lui-même, et ce mot qui révèle l’antagonisme absolu des deux sys­

64

LA CROIX DE JESUS-CHRIST

tèmes : « la haine est féconde ! » Or, pour nous, l’amour seul est fécond ; la croix est le mot, le seul, du problème social, comme de tous les autres. La parole de saint Jean : « Jésus-Christ a donné sa vie pour nous, nous devons donc donner notre vie pour nos frères », est la réponse à la question que se posent tant d’âmes chrétiennes : Que faire ? — Donner sa vie pour ses frères ! Le sacrifice personnel en vue du bien social, telle est la politique de Dieu pour le salut du monde. C’est quand les chrétiens sont crucifiés, que disparais­sent les servitudes.

Ah ! si les Eglises comprenaient le sens profond de ’eurs symboles ! Si, remplies de cet Esprit qui leur a é promis, elles se mettaient à vivre la vie simple et la e sainte ! Elles seraient, sans plus attendre, ces « Fra- jrnités » qu’appelait prophétiquement Tommy Fallût ; elles seraient les prémices superbes du Royaume de Dieu ; elles donneraient à la société laïque, qui com­mence à se montrer déçue, n’ayant pas vu se réaliser les belles promesses qu’on lui avait faites, la meilleure leçon : celle de l’exemple. Ah ! je crois, moi aussi, à la mission sociale de l’Eglise ; mais qu’elle renaisse d’abord, qu’elle revienne à ses origines, qu’elle aille puiser au pied de la croix les clartés et les forces sur­naturelles qui lui sont promises ; que ses membres pra­tiquent largement, joyeusement, virilement le sacri­fice ! Comment, je vous le demande, pouvons-nous espérer faire prévaloir dans le monde irrégénéré le

ET L’ÉVANGÉLISATION

65

principe divin de l’amour, si nous le trouvons trop fort pour oser l’appliquer pleinement parmi nous !

Je vois l’humanité de tous les temps symbolisée par les deux malfaiteurs crucifiés, l’un à la droite, l’autre à la gauche de Jésus-Christ. Tous deux, de leur pro­pre aveu, « souffraient avec justice ce que leurs crimes avaient mérité », et cependant, il y avait dans leurs souffrances une large part de cruauté et d’arbitraire, qui nous émeut et nous indigne aujourd’hui. L’un, ré­volté, n’aspire qu’à la délivrance immédiate et tempo­relle : « Sauve-toi toi-même », dit-il « et nous avec toi ! » Mais l’autre oublie ses maux présents, et ce qu’il y a d’inique dans ses souffrances, pour ne voir que le Roi de douleur qui saigne près de lui, et le règne qu’il va inaugurer. Ainsi, tous deux aspirent au salut, mais quelle différence dans le sens qu’ils donnent à ce mot ! Et quelle différence aussi, dans leur langage ! Le pre­mier parle avec orgueil, et Jésus ne répond pas à ses injonctions insolentes. Le second supplie humblement ; il ne veut qu’une place, quand il plaira au Maître, dans ce règne dont il ne connaît que vaguement la nature. Il est exaucé. Le premier meurt en désespéré ; le second meurt avec le règne de Dieu dans le cœur, et, sur son visage, la clarté des cieux éternels.

Dieu nous garde d’être insensibles aux douleurs des crucifiés, qu’ils soient à droite ou à gauche ! D’ail­leurs, ne sommes-nous pas crucifiés nous-mêmes ? Ai­mons nos frères de misère, soulageons leurs souffrances, protestons avec eux et pour eux contre toutes les ini­

66 LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST

quités dont ils sont les victimes. Mais disons-leur, ce­pendant, que leur croix, même en partie imméritée, n’est point méritoire ; que tous les adoucissements qui leur sont dus, et que nous voulons travailler à leur conquérir, ne supprimeront pas la douleur ; détournons leurs regards de leur croix pour les porter sur celle de Jésus ! C’est elle, élevée au-dessus des autres, qui trans­forme la souffrance humaine et la rend divine ; c’est d’elle que tombe sur tous les crucifiés repentants le mot qui prévient toutes les impatiences : *Aujourd\*hui ;* qui répare toutes les injustices : *avec moi ;* et qui dépasse toutes les espérances : *dans le paradis !*

NOTE DES ÉDITEURS

Les *deux premières éditions de* « La Croix de Jésus- Christ et l’Evangélisation » *comprenaient, en appendice, des notes relatives aux entretiens qui avaient suivi la confé­rence de* M. *Saillens aux Conférences pastorales de Paris. On nous comprendra de les avoir supprimées.*

*Nous les remplaçons par cinq morceaux en vers, de gen­res différents et d’inégale longueur. L’un est très connu puisqu’il est devenu comme un chant de ralliement des pro­testants français, les autres le sont moins. C’est particu­lièrement le cas des vers consacrés à Jean Calvin, qu’il serait bien regrettable de laisser tomber dans l’oubli.*

POUR LE QUATRIÈME CENTENAIRE
DE JEAN CALVIN
1509-1909

I

Laissez dormir en paix ce géant solitaire ! Il savait la valeur des gloires de la terre, Et voulut le silence autour de son tombeau. Pour l’honorer, tenons élevé le flambeau Que sa puissante main secoua sur le monde : *La Parole de Dieu !*

Cette lueur féconde Fit naître en tout pays des héros de la foi Qui ne redoutaient point le pape ni le roi, Etant prêtres et rois par la grâce divine... Calvin les nourrissait de la pure doctrine, Et les désaltérait au fleuve de l’Esprit Qui jaillit du côté percé de Jésus-Christ. Sa raison, s’inclinant devant les saints oracles, Contemplait le reflet de Dieu dans ses miracles ; Il adorait le Fils qui, des cieux descendu, Pour sauver le pécheur que l’orgueil a perdu, Rencontra le Malin dans sa force usurpée, Le vainquit par le Livre, et n’eut pas d’autre épée ! Il disait que l’Esprit est l’unique Docteur, Qu’il faut, pour le comprendre, être son serviteur,

70

JEAN CALVIN

Et que la grâce seule, et non pas le génie, Révèle aux cœurs brisés ta gloire, ô croix bénie ! Le secret, disait-il, de toute liberté Est dans l’obéissance, et si la vérité Daigne aux yeux des mortels se montrer tout entière, C’est lorsqu’ils sont voilés des pleurs de la prière. Ecolier passé maître à l’école de Dieu,

Il proclamait ses droits sur tout homme, en tout lieu: Le droit de condamner le rebelle indomptable, Celui de pardonner librement le coupable.

Il disait : « L’Eternel a parlé, taisons-nous ! Heureux qui, devant lui, sait ployer les genoux ! Il se redressera devant la tyrannie :

Par la crainte de Dieu, toute crainte est bannie ! » Ainsi parlait Calvin, et, d’un peuple ignorant, Il fit, en peu de jours, le peuple le plus grand Que l’Europe ait connu... Voici que, de Genève L’aube des temps nouveaux, radieuse, se lève ; Vers la noble cité viennent de toutes parts, Pour adorer en paix derrière ses remparts, Mille et mille échappés de l’ombre séculaire...

Les écrits de Calvin, jusqu’aux bouts de la terre, Iront semer le Droit, la Liberté, l’Amour, Et des peuples seront enfantés en un jour : Fier d’avoir triomphé de l’Espagne inhumaine, Le pavillon des Gueux sur les mers se promène ; A la voix de John Knox, de rudes montagnards Renverseront un trône entouré de poignards, Et l’Ecosse, chassant une reine adultère, Deviendra le pays de la morale austère ;

Près des dolmens croulants, les vieux bardes gallois S’enivreront de chants inspirés par la croix ; L’Angleterre, longtemps soumise au Dieu du Tibre, Retrouvera Wicleff, et sera forte et libre Par Cromwell ; et bientôt les nobles Puritains,

JEAN CALVIN

71

Ballottés par les flots et les vents incertains, Aborderont enfin le rocher symbolique 1 Pour fonder, sur la foi, la grande République !

II

Ainsi pour l’avenir, Calvin, tu bâtissais Le temple universel, mais ton cœur de Français Saignait pour ta patrie, et pour ses rois frivoles Dont l’oreille était sourde à tes graves paroles... O France ! Doux pays que le ciel généreux Comble sans se lasser des dons les plus heureux, Terre de gai savoir et de chevalerie, C’est ta langue sonore et claire, ô ma patrie, Que maniait Calvin ! Pour la première fois Le bon peuple entendait « l’Evangile en françois », Et son âme s’ouvrait à la bonne nouvelle Comme au printemps renaît la nature éternelle ! Mais le sinistre hiver n’était point achevé... Le grain, dans les sillons, eut à peine levé, Que les vents de l’enfer, déchaînés sur la France, Flétrirent pour longtemps cette grande espérance... Pour longtemps, mais non pas pour toujours !

[O Calvin, Pour elle, ton labeur n’aura pas été vain, Non plus que les douleurs, les combats et les larmes De Farel, l’intrépide, et de vos frères d’armes : Lefèvre, Olivetan, Bèze. Si les Valois Dans le sang des martyrs ont étouffé vos voix, La Parole de Dieu, de nouveau proclamée, Fera fleurir enfin la France bien-aimée !

1 Le rocher où débarquèrent les passagers du < Mayflower » et au­quel ils donnèrent le nom de Plymouth. Ce rocher est entouré de vénération par les citoyens des Etats-Unis.

72

JEAN CALVIN

III

Hélas ! Vous avez cru qu’il vous était permis D’immoler, pour l’honneur du Christ, ses ennemis ! Vous n’avez pas su voir aux pages du saint Livre Que Dieu même à l’erreur laisse le droit de vivre, Qu’on ne peut sur la force asseoir la vérité, Que l’amour ne naît pas d’un coup d’autorité, Que le culte imposé n’est qu’une hypocrisie, La raison du plus fort, une horrible hérésie, Et qu’ayant dit : « Laissez vos glaives aux

[fourreaux »,

Le Christ veut des martyrs, et non pas des [bourreaux !

Mais Dieu vous pardonna: l’œuvre était surhumaine, Et vous la poursuiviez sans orgueil et sans haine !

IV

Et maintenant, au ciel, glorieux rachetés, Prenez vos harpes d’or, levez-vous et chantez ! Chantez l’Agneau divin poursuivant ses conquêtes Par de nouveaux martyrs et de nouveaux prophètes, Toute langue ennoblie et domptée à la fois Par la Bible inspirée et les chants de la croix... Chantez ! Car l’heure approche, elle est déjà venue, Où Dieu va couronner votre œuvre méconnue ! Votre esprit ne meurt pas, car c’est l’Esprit de Dieu. Il souffle, et nul ne sait à quelle heure, en quel lieu Naît un nouveau Calvin pour une autre Genève...

Il souffle, et, cette fois, c’est la moisson qui lève !

Fontainebleau, juillet 1909.

LA CÉVENOLE

Chant destiné aux assemblées en plein air
dans les Cévennes 1

Salut, montagnes bien-aimées, Pays sacré de nos aïeux ! Vos vertes cimes sont semées De leurs souvenirs glorieux !

Esprit qui les fis vivre,

Anime leurs enfants, pour qu’ils sachent les suivre

Elevez vos têtes chenues, Espérou, Bougés, Aigoual ! De leur gloire qui monte aux nues Vous n’êtes que le piédestal.

Redites-nous, grottes profondes, L’écho de leurs chants d’autrefois, Et vous, torrents qui, dans vos ondes, Emportiez le bruit de leurs voix.

Les uns, traqués de cime en cime, En vrais lions savaient lutter.

D’autres — ceux-là furent sublimes — Savaient mourir sans résister.

1 Mis en musique par M. C. Roucaute.

74

LA CÉVENOLE

O vétérans de nos vallées, Vieux châtaigniers aux bras tordus, Les cris des mères désolées, Vous seuls les avez entendus !

Suspendus aux flancs des collines, Vous seuls savez que d’ossements Dorment là-bas dans les ravines, Jusqu’au grand jour des jugements !...

Dans quel granit, ô mes Cévennes, Fut taillé ce peuple vainqueur ? Quel sang avaient-ils dans les veines ? Quel amour avaient-ils au cœur ?

L’Esprit de Christ était la vie

De ces pâtres émancipés, Et dans le sang qui purifie Leurs courages étaient trempés !

Cévenols ! Le Dieu de nos pères N’est-il pas notre Dieu toujours ? Servons-le dans les jours prospères Comme ils firent aux mauvais jours,

Et, vaillants comme ils surent l’être, Nourris comme eux du pain des forts, Donnons notre vie à ce Maître Pour lequel nos aïeux sont morts !

Esprit qui les fis vivre, Anime leurs enfants, pour qu’ils sachent les suivre !

A L’AGNEAU SUR SON TRONE

A l’Agneau sur son trône, Apportons la couronne! Il l’a conquise sur la croix; Il est le Roi des rois! Eveille-toi, mon âme! Bénis, adore, acclame, Avec tous les anges du ciel, Jésus, Emmanuel!

A l’Agneau sur son trône, L’encens et la couronne! Car il est le Verbe incarné, D’une vierge il est né. O sagesse profonde!

Le Créateur du monde, Pour vaincre le mal triomphant, S’est fait petit enfant!

Il eut la croix pour trône, L’épine pour couronne! Mais le Père a glorifié Son Fils crucifié.

Au Prince de la vie La mort est asservie; Hors de la tombe il est monté; Christ est ressuscité!

76

A L’AGNEAU SUR SON TRONE

A l’Agneau sur son trône, La palme et la couronne! Car il est le Prince de paix, Il règne désormais! Les fureurs de la guerre S’éteindront sur la terre, Où renaîtront, comme jadis, Les fleurs du paradis!

A l’Agneau sur les trônes, Et toutes les couronnes! Il est le Maître souverain, Les temps sont en sa main. Rendons l’honneur suprême A ce Dieu qui nous aime, Et qui revient, victorieux, Pour nous ouvrir les cieux!

JÉSUS

Jésus ! ô nom qui surpasse Tout nom qu’on puisse exalter ! Que jamais je ne me lasse, Nom béni, de te chanter ! Seule clarté qui rayonne Sur les gloires du saint lieu, Seul nom dont l’écho résonne Dans le cœur même de Dieu !

Jésus, c’est l’Amour suprême De son trône descendu, Qui ceint de son diadème Le front de l’homme perdu. C’est le Roi qui s’humilie Pour vaincre le révolté ; C’est la divine folie, Dans la divine bonté.

Qui pleura sur ceux qui pleurent ? C’est lui, l’homme méprisé !

Qui mourut pour ceux qui meurent ? C’est lui, l’homme au cœur brisé !

De son sang et de ses larmes Il arrosa son chemin, Et c’est par ces seules armes Qu’il sauva le genre humain !...

JÉSUS

Jésus, par qui Dieu pardonne, Roi d’épines couronné, Que le monde t’abandonne, A toi mon cœur s’est donné ! Ta mort est ma délivrance ; Je suis heureux sous ta loi ; O Jésus, mon espérance, Quelle autre aurais-je que toi ?

Oh ! penche-toi sur ma couche Lorsque je devrai mourir, Et, ton doux nom sur la bouche, Je verrai le ciel s’ouvrir ! Mais le ciel que je réclame C’est ton regard, c’est ta voix, Qui s’abaissent sur mon âme Lorsqu’elle embrasse ta croix !

Attire, ô Sauveur, attire Sur ton sein et dans tes bras, Le cœur qui tremble et soupire Parce qu’il ne te voit pas ! Mon frère, il t’appelle écoute ! Il t’appelle, ne crains plus ! Suis ses pas, et sur la route Chante ce beau nom : Jésus !

LA CROIX

Toi dont l’âme est tourmentée Aux approches de la mort ; Toi dont la nef ballottée Ne sait où trouver le port ; Regarde, à travers tes larmes, Ce phare qui, tant de fois, A brillé dans tes alarmes :

C’est la croix !

O toi qu’assaille le doute ; Toi que le monde a séduit ; Toi qui marches sur la route Dans la nuit et vers la nuit ; Même en doutant, prie, adore Celui qui meurt sur le bois ! Regarde, oh ! regarde encore

Vers la croix !

Sur la croix où Christ expire La mort succombe avec lui. C’en est fait de son empire, Le jour de la vie a lui ! Péchés, doutes et souffrance Demeurent cloués au bois : O suprême délivrance

De la croix !

LA CROIX

A tes pieds, ô croix bénie, Signe auguste et méprisé De triomphe et d’agonie, J’apporte mon cœur brisé ! Désormais sois ma bannière. Je veux vivre sous tes lois Et mourir sous ta lumière, Sainte croix !

Imprimé en Suisse

**ACHEVÉ D’IMPRIMER
EN AOÛT 1977
SUR LES PRESSES DE**l’imprimerie **TYPOFFSET
À LA CHAUX-DE-FONDS**(suisse)

1977/2000

LISTE DES OUVRAGES DES ÉDITIONS G. M

LA PAIX AVEC DIEU Bi//y Grabam LE SECRET DU BONHEUR *Billy Grabam* LA RÉPONSE A NOS PROBLÈMES *Billy Grabam* UN MONDE EN FLAMMES *Billy Grabam* DIEU N’EST PAS LOIN *Billy Graham* FUITE, Messages de L’Heure de la Décision *BiUy Grabam* JEUNESSE, Messages de L’Heure de la Décision *Billy Graham* TRACTS de Billy Graham, Nos i à 20 COUTUMES ET CULTURES *Eugene A. Nida* SOUFFLE DE VIE — Histoire de la Mission du Ruanda .... *Patricia St John* DE TOUTE TRIBU ET DE TOUTE LANGUE *Ethel Emily Wallis et Mary Angela Ben* AU PAYS DES JIVAROS *Frank et Marie Dre.*

COUREZ AVANT LA NUIT RZ. *Harold Fuller* LA MISSION DE L’ÉGLISE DANS LE MONDE *Harold Lindsell* MISSION CHRÉTIENNE DANS LE MONDE MODERNE . . *John Stott* LAISSEZ TOMBER VOS PETITES AMBITIONS *Michael Griffiths* MISSION RENOUVELÉE *J. et M. Blandenier, A. Heiniger et W. Scbultis*

PAGES CHOISIES *Adolphe Monod* LES ADIEUX *Adolphe Monod* SOUVIENS-TOI *Eugène Bersier* L’AVENTURE DE LA FOI - Biographie de Hudson Taylor . . . *Howard Taylor* PASSION POUR L’EXTRAORDINAIRE

(Edition: Union Missionnaire d’Outre-Mer) .  *Leslie T. Lyall*

PRIÈRE ... O. *Hallesby*

TOUS UN EN CHRIST (Convention chrétienne de Morgcs). . . *Divers auteurs* LA PASSION DES AMES £>r *Qsuald Smith* TÉMOIGNAGES *Divers auteurs* A TOUTE CRÉATURE, *Booth, Coillard, Siudd, Taylor Marcel Blandenier* JÉSUS FIT ROUTE AVEC LUI - Léonard Bréchet *Claire-Lise de Berd* ?ARDONNE-LEUR *J. E. Cburch* ÉPOPÉE AU CONGO *David W. Truhy rJS.* CROIX DE JÉSUS-CHRIST ET L’ÉVANGÉLISATION . . *Ruben Saillent* LE SAINT-ESPRIT *Gustave Topbel* LA PAGE IMPRIMÉE *George Venuer* L’ÉPITRE DE JACQUES - Etude *Frank E. Gaebele'r.*

Ouvrages épuisés:

OFFENSIVE A NEW YORK *Curtis Mitchell* BILLY GRAHAM, évangéliste du XXe siècle *Boris Decorvet* SAINT PAUL, cinq discours *Adolphe Monod* LA BIBLE ET LE PLAN DE DIEU *Dr André Lamorte* LA MARCHE DANS L’OBÉISSANCE ET DANS L’AMOUR

Commentaire sur les trois épîtres de Jean *Albert Nicole* AMBASSADEURS DE CHRIST *Cable et Frtncb* VICTOIRE SUR L’IMPOSSIBLE *Philippe Deconei*

**En vente chez votre libraire ou à l’une des adresses suivantes:**

*FRANCE:* GROUPES MISSIONNAIRES DE FRANCE

36/rr, rue du Planet, *74100 Annemasse* (Haute-Savoie)

*BELGIQUE:* DÉPÔT DES ÉDITIONS G. M. i'ZZZ

247, avenue de la Reine, *1020 Bruxelles*

*SUISSE et* ÉDITIONS DES GROUPES MISSIONNAIRES |IJL

*A UT RES PA YS : CH- 2117 La Côte-aux-Fies* (Neuchâtel) »